

TON CADAVRE ME SALUE

Raven

A close-up, high-contrast photograph of a human eye. The eye is looking directly at the viewer. The iris is a pale, yellowish-green color. In the center of the pupil, there is a small, glowing orange digital clock display showing the time "06:06". The eye is surrounded by dark, thick eyelashes. The skin around the eye is a light, brownish-tan color, with several small, dark brown spots scattered across it, resembling blood splatters or dirt. The overall lighting is dramatic, with deep shadows and bright highlights, creating a chilling and unsettling atmosphere.

06:06

Ton Cadavre Me Salue

Par Raven

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : 06h06 : La Persistance de la Plaie	4
Chapitre 2 : Le Sourire de Naphtaline	9
Chapitre 3 : L'Architecture de la Souffrance	14
Chapitre 4 : Le Couloir des Miroirs Morts	19
Chapitre 5 : L'Écho de l'Asphalte	24
Chapitre 6 : La Gastronomie du Désespoir	29
Chapitre 7 : La Valve de Sécurité	35
Chapitre 8 : Le Sanctuaire de Taxidermie	40
Chapitre 9 : L'Écorché Vif	45
Chapitre 10 : Le Masque sous le Masque	49
Chapitre 11 : L'Infection Finale	54
Chapitre 12 : Le Baptême de Sang	58
Chapitre 13 : 06h07 : Le Nouveau Veilleur	63

Chapitre 1

06h06 : La Persistance de la Plaie

Le rouge. 06:06. Les chiffres à cristaux liquides du radio-réveil ne clignotent pas ; ils pulsent, injectant une lumière de néon malade dans le vitré de l'œil droit d'Elias. Le gauche n'est plus qu'une fente scellée par une croûte de lymhe et de sang séché, une fermeture éclair biologique que la paupière ne peut plus franchir.

Le premier son n'est pas celui de la radio. C'est le craquement. Un bruit sec, semblable à celui d'une branche de bois mort que l'on brise sous le talon, résonnant à l'intérieur même de sa boîte crânienne. C'est sa mâchoire. Les fils de fer galvanisé, tordus à la pince lors du cycle précédent — ou de celui d'avant, le temps n'a plus de peau — tirent sur l'os de la mandibule. Elias veut hurler, mais le cri se brise contre le métal. Un filet de salive rosâtre, épaisse comme du sirop, s'échappe de la commissure de ses lèvres et vient mourir dans les plis de l'oreiller jauni, là où les taches de sueur dessinent des continents de détresse.

L'air de la chambre 213 a le goût du cuivre et de la javel mal rincée. Une odeur de charogne tiède émane des draps. Elias tente de redresser son torse, et le monde bascule dans une symphonie de déchirements. Sous le t-shirt en lambeaux, la chair n'est qu'un champ de bataille. Les points de suture, réalisés avec du fil de nylon de pêche, sont toujours là. Ils ne sont pas partis avec l'aube. Ils se sont enfoncés plus profondément, la peau autour des trous de l'aiguille virant au violet sombre, boursouflée, exsudant un pus clair qui colle le tissu à la plaie.

Chaque mouvement est une négociation avec l'agonie.

Il fait glisser sa jambe gauche hors du matelas. Le fémur, brisé net trois réveils plus

tôt, n'a pas retrouvé sa place. L'os pointe sous le derme, une protubérance blanche et obscène qui menace de percer à chaque spasme musculaire. Le pied heurte le linoléum froid avec un bruit mou. Elias sent le frottement des fragments osseux les uns contre les autres, une vibration qui remonte jusqu'à ses vertèbres cervicales, déclenchant un tic nerveux dans sa joue valide.

Une mouche, grasse et bleutée, se pose sur la gaze souillée qui remplace son œil manquant. Il l'entend froter ses pattes. Il sent le chatouillement insupportable de l'insecte qui explore les bords de la plaie béante. Il lève une main tremblante pour la chasser, mais ses doigts ne sont que des bâtons rigides, les articulations gonflées par une arthrite traumatique précoce. La mouche ne s'en va pas. Elle sait qu'il appartient déjà au sol.

Le radio-réveil crachote enfin. Ce n'est pas de la musique. C'est un grésillement de friture, un bruit blanc entrecoupé de souffles courts, comme si quelqu'un, à l'autre bout de la fréquence, s'étouffait avec son propre sang.

Elias fixe le plafond. Le papier peint se décolle en lambeaux qui pendent comme des langues mortes. Dans le coin supérieur droit, une tache d'humidité s'étend, sombre et organique. Elle ressemble à un visage, ou peut-être à la silhouette du tablier de cuir qui l'attend dans le couloir. Il se souvient de la sensation de la scie à métaux sur son tibia. Il se souvient de l'odeur de la moelle chauffée par la friction. Le souvenir n'est pas une image, c'est une sensation de brûlure qui irradie dans ses membres fantômes.

Il doit se lever. S'il reste là, le motel le digérera sur place.

Il appuie ses paumes sur le matelas, sentant les ressorts s'enfoncer dans ses chairs meurtries. Sa poitrine siffle. Chaque inspiration est un combat contre l'œdème qui envahit ses poumons. Une quinte de toux le saisit, une secousse sismique qui manque de faire éclater les fils de fer de sa mâchoire. Il crache un morceau de tissu nécrosé, un débris de lui-même, sur le tapis grisâtre où grouillent des acariens invisibles.

Le silence de la chambre est plus lourd que le bruit. C'est un silence qui écoute. Le motel respire à travers les conduits d'aération, un souffle fétide qui apporte des effluves de moisi et de produits chimiques de morgue. Elias parvient à s'asseoir sur le bord du lit. Sa jambe brisée pend, inutile, un poids mort qui tire sur les nerfs à vif.

Il regarde ses mains. Les ongles sont arrachés, laissant place à des lits de chair brute et noire. Sous l'ongle du pouce droit, une écharde de bois, longue de trois centimètres, est restée logée depuis le cycle où il avait tenté de barricader la porte avec la commode. Elle est là, enfoncée, le rappel permanent que la fuite est une illusion physique. La douleur est la seule constante, la seule preuve qu'il n'est pas encore un cadavre total.

Une goutte de sueur froide roule le long de sa tempe, se frayant un chemin à travers les rides de fatigue et de terreur, pour finir sa course dans l'orifice de son oreille. Il frissonne. Le froid du motel est une morsure lente qui s'attaque à la moelle.

De l'autre côté de la cloison, un grincement. Le plancher du couloir qui gémit sous un poids massif. Ce n'est pas le pas d'un homme. C'est le glissement d'un prédateur qui connaît chaque centimètre de son territoire, le bruit d'une botte de caoutchouc qui colle un peu trop au sol poisseux.

Elias agrippe le bord de la table de chevet pour se hisser debout. Le bois craque. La lampe à l'abat-jour taché de nicotine vacille. Il voit son reflet dans le miroir piqué au-dessus du lavabo. Ce n'est plus Elias Vance. C'est un assemblage de restes, un puzzle de viande dont les pièces ne s'emboîtent plus. Sa peau est d'une pâleur de cire, marbrée de veines bleutées qui semblent vouloir s'échapper de son corps. Le fil de fer qui traverse ses joues lui donne un sourire éternel, une grimace de carnaval macabre qui se moque de sa propre déchéance.

Il fait un pas. La douleur explose, une grenade de lumière blanche derrière ses yeux.

Son fémur frotte contre le nerf sciatique. Il ne crie pas. Il ne peut pas. Il se contente d'ouvrir la bouche, laissant s'échapper un sifflement d'air fétide.

Il se traîne vers la porte. Son pied mort dessine une traînée de sang noir sur le linoleum, une signature qu'il a déjà laissée des dizaines de fois, une piste pour celui qui vient. Il sait ce qui se trouve derrière le bois vermoulu de la porte 213. Il sait que l'Equarisseur l'attend avec ses outils luisants de graisse rance.

Le loquet de la porte tremble. Un mouvement lent, délibéré. Elias s'arrête, le souffle court, ses doigts crispés sur la poignée froide. Il sent la vibration du métal. De l'autre côté, quelqu'un respire. Une respiration lourde, entravée par un masque, un son de soufflet de forge qui semble savourer l'odeur de la peur qui transpire de la chambre.

Elias baisse les yeux sur son propre corps. Les sutures de sa poitrine commencent à lâcher sous la tension. Un mince filet de liquide séreux imbibe son t-shirt. Il n'y a pas de guérison. Il n'y a que l'accumulation. Chaque cicatrice est une leçon qu'il n'a pas encore apprise. Chaque os brisé est une étape de son voyage vers le centre du motel.

La poignée tourne. Le grincement des gonds est un rire métallique. Elias ne recule pas. Il n'en a plus la force. Il se tient là, une carcasse debout par pure haine, attendant que la nouvelle agonie commence, espérant secrètement que cette fois, la lame coupera assez profond pour atteindre l'âme et la libérer de cette prison de viande.

Mais le motel ne libère rien. Il recycle.

La porte s'ouvre sur une obscurité plus dense que la nuit, et l'odeur du cuir mouillé envahit la pièce, étouffante, absolue. Elias sent le premier contact du crochet sous sa clavicule, un froid polaire qui déchire les tissus déjà meurtris. Il ne ferme pas l'œil. Il regarde la silhouette s'avancer, immense, déformée, et il reconnaît, dans le reflet du masque de cuir, la lueur de sa propre fin qui recommence.

Le radio-réveil affiche 06:07. La journée sera longue.

Chapitre 2

Le Sourire de Naphtaline

Le grincement de la hanche d'Elias résonnait dans le couloir vide comme une scie égoïne s'attaquant à un bois vert. À chaque pas, la tête du fémur, mal emboîtée dans un cotyle réduit en miettes, protestait par une décharge électrique qui lui faisait claquer les dents. Le fil de fer qui maintenait sa mâchoire inférieure vibrait, entaillant la gencive déjà grise, libérant un mince filet de salive rosâtre qui venait s'écraser sur son col poisseux. Il traînait sa jambe gauche, une masse inerte de chair violacée où la rotule flottait, libre de ses attaches, sous un derme translucide et luisant de sueur froide.

Le papier peint du couloir, d'un jaune pisseux veiné de moisissures brunes, semblait respirer avec lui. Les motifs floraux, de vieilles roses fanées, se tortillaient sous l'effet des néons qui grésillaient avec une régularité de métronome. L'odeur de la moquette était une agression : un mélange de poussière millénaire, d'urine séchée et de ce parfum bon marché qui cherche vainement à masquer la décomposition.

Elias atteignit le hall de réception. Le comptoir en chêne sombre était recouvert d'une fine pellicule de graisse. Derrière la vitre blindée, dont les impacts de balles ressemblaient à des étoiles de givre, Clara l'attendait.

Elle ne bougeait pas. Ses mains, aux doigts anormalement longs et dont les ongles étaient peints d'un vernis écaillé couleur sang séché, étaient posées à plat sur le Formica. Elle dégageait une odeur de naphtaline si forte qu'elle en devenait solide, une barrière invisible qui brûlait les sinus d'Elias. Son visage était un masque de porcelaine craquelée, ses yeux deux billes de verre sombre qui ne semblaient jamais fixer le même point. Un tic nerveux faisait tressauter le coin gauche de sa lèvre

supérieure, révélant une canine trop pointue, jaunie par le temps.

— Chambre 106, murmura-t-elle. Sa voix avait le timbre d'une lime sur du métal.

Elle ne posa pas la question. Elle savait. Elle savait que chaque fibre nerveuse d'Elias criait, que ses poumons étaient gorgés d'un fluide épais qui rendait chaque inspiration semblable à une noyade lente. Elle ramassa une clé sur le tableau derrière elle. La clé était lourde, en laiton noirci, ses crans irréguliers ressemblant à une mâchoire de prédateur.

Elias tendit une main tremblante. Ses doigts, dont les articulations étaient enflées et violacées, peinaient à se refermer. Clara ne lui lâcha pas la clé tout de suite. Elle la retint, forçant Elias à soutenir son regard vide. Elle se pencha légèrement, et le mouvement fit craquer les vertèbres de son cou avec un bruit de branches mortes.

— Monsieur Vance, dit-elle, et son sourire s'étira, trop large, trop blanc, un sourire de poupée de cire laissée trop près du feu. Nous avons reçu des signalements.

Elias tenta de parler, mais le fil de fer dans sa bouche ne lui permit qu'un grognement humide. Une bulle de sang éclata sur sa lèvre.

— Le Motel du Crépuscule est un établissement de prestige, continua-t-elle, ignorant la détresse de l'homme en lambeaux devant elle. Le repos de nos résidents est sacré. Les plaintes pour bruit ne sont pas tolérées.

Elle resserra sa prise sur la clé, les phalanges blanches. Le tic de sa lèvre s'accentua, une convulsion rythmique, obsessionnelle.

— Vos hurlements, Monsieur Vance. Ils sont... inélégants. Ils déchirent le silence d'une manière tout à fait regrettable. La direction vous suggère de faire preuve de plus de retenue lors de vos... sessions. Si vous ne parvenez pas à contenir votre agonie,

nous devons envisager des mesures de confinement plus radicales. La cave est très sonore, voyez-vous. Le béton boit très mal les cris.

Elle lâcha enfin la clé. Elle tomba dans la paume d'Elias, le métal froid mordant la chair à vif de sa main. Il sentit le poids de son destin dans ce morceau de laiton. C'était plus qu'une clé ; c'était l'ancre qui le maintenait dans ce cycle de viande broyée.

Une mouche, grasse et bleue, vint se poser sur la joue de Clara. Elle ne cilla pas. L'insecte remonta lentement vers son œil, explorant les replis de ses paupières sans qu'un seul muscle de son visage ne tressaille. Elle continuait de sourire, ce sourire de naphthaline qui semblait vouloir dévorer tout l'oxygène de la pièce.

— Une dernière chose, ajouta-t-elle alors qu'Elias amorçait un demi-tour douloureux, le pied pivotant sur le sol avec un bruit de succion.

Il s'arrêta, les muscles de son dos se contractant en une crampe atroce.

— Ne vous inquiétez pas pour le sang sur le tapis de votre chambre. La femme de ménage ne passera pas. Elle a horreur de l'odeur du fer. Vous devrez nettoyer vous-même. C'est votre gâchis, après tout. Votre petit accident de parcours.

Elias sentit un frisson glacé remonter le long de sa colonne vertébrale, là où deux vertèbres frottaient l'une contre l'autre sans disque pour les séparer. L'allusion à l'accident perça le brouillard de sa douleur. L'image d'une carrosserie froissée, du sifflement d'un radiateur percé et du regard vitreux d'un homme mourant dans le fossé lui revint en pleine face, plus vive que la brûlure de ses propres plaies.

Il reprit sa marche. Chaque mètre gagné vers l'escalier était une victoire de la volonté sur la nécrose. Derrière lui, il entendait le bruit sec d'un tampon encreur sur du papier.

Schlak. Schlak. Schlak. Le rythme cardiaque du motel.

En atteignant la première marche, il risqua un regard en arrière. Clara était toujours là, immobile, sa silhouette découpée par la lumière crue du néon qui virait maintenant au vert maladif. Elle tenait un vaporisateur à la main et aspergeait le comptoir avec un liquide incolore. L'odeur de la naphthaline redoubla d'intensité, étouffante, toxique, s'insinuant dans la gorge d'Elias comme une main de coton.

Il monta la première marche. Son genou lâcha, et l'os perça la peau dans un déchirement sourd. Il ne cria pas. Il se souvint de l'avertissement. Il se contenta de mordre sa langue jusqu'à ce que le goût métallique envahisse sa bouche, étouffant le gémissement qui montait de ses entrailles.

Le couloir de l'étage était plus sombre. Les ampoules, couvertes d'une croûte de mouches mortes, ne diffusaient qu'une lueur intermittente. Elias traînait sa carcasse, laissant derrière lui une traînée sombre et luisante sur la moquette, une signature de douleur que le motel s'empresserait d'absorber.

Arrivé devant la porte 106, il s'arrêta. La poignée était moite. De l'autre côté, il entendait un bruit de frottement. Quelqu'un aiguisait quelque chose. Le son était fin, précis, insupportable. Un crissement régulier de pierre sur l'acier.

Elias inséra la clé. Le mécanisme tourna avec une fluidité huileuse, presque obscène. Il poussa la porte.

L'obscurité de la chambre l'accueillit comme une vieille amie. Mais ce n'était pas le vide qui l'attendait. C'était l'odeur. L'odeur du cuir mouillé et de la graisse de moteur.

Dans le coin de la pièce, une silhouette massive se détacha de l'ombre. Elle ne portait pas de masque cette fois, mais un sac de toile de jute dont les trous pour les yeux étaient cousus grossièrement avec du fil de pêche. L'homme — si c'était un homme — tenait une pince monseigneur dont les mâchoires étaient encore rougies par le

cycle précédent.

Elias ferma la porte derrière lui. Il ne chercha pas à s'enfuir. Il savait que Clara écoutait derrière le mur, le chronomètre en main, attendant le premier bruit, la première infraction au règlement.

Il s'assit sur le lit, dont les ressorts gémirent sous son poids de viande meurtrie. Il regarda l'Équarisseur s'approcher, le pas lourd, méthodique. Elias ouvrit la bouche, montrant les fils de fer, montrant sa soumission.

— Pas de bruit, murmura-t-il pour lui-même, alors que la pince se refermait sur son premier orteil.

Le craquement de l'os fut le seul son dans la pièce. Elias ferma les yeux, les larmes brûlant ses joues, et commença à compter les battements de son cœur, sachant que chacun d'eux le rapprochait de 06h06.

Le motel respirait. Il était repu. Pour l'instant.

Chapitre 3

L'Architecture de la Souffrance

Le grésillement du radio-réveil n'est pas un son, c'est une aiguille chauffée à blanc qui s'enfonce dans le tympan droit d'Elias, là où le cartilage n'est plus qu'une bouillie cicatrisée. 06h06. Les chiffres rouges bavent sur le plafond écaillé, projetant une lueur de néon de morgue sur les draps rigides de sueur séchée. Elias ne respire pas tout de suite. Il attend. Il écoute le craquement familier de ses propres vertèbres alors qu'il tente de redresser un torse qui ressemble à un puzzle mal assemblé. L'odeur arrive en premier : un mélange écœurant d'iode, de fer rouillé et cette note sucrée, presque florale, de la chair qui commence à se détacher de l'os.

Il bascule ses jambes hors du lit. Le fémur gauche, brisé trois cycles plus tôt par une masse de chantier, proteste dans un gémissement sourd, une friction de cal osseux contre les nerfs à vif. Il doit mordre l'intérieur de sa joue — là où les fils de fer qui maintiennent sa mâchoire s'enfoncent dans la gencive — pour ne pas hurler. Hurler, c'est inviter le motel à resserrer ses cloisons.

Elias se lève. Sa peau tire, trop courte par endroits à cause des sutures grossières qui parcourent son abdomen. Il rampe plus qu'il ne marche vers la porte, laissant derrière lui une traînée de lymphe jaunâtre sur la moquette poisseuse. Le couloir s'étire, une gorge tapissée de papier peint jauni qui semble palpiter au rythme de son propre cœur affolé. Chaque ampoule qui clignote au plafond est un spasme. Il ne regarde pas les portes des autres chambres ; il sait que derrière elles, le silence a une épaisseur de goudron.

L'issue de secours est au bout du couloir, une silhouette de fer forgé rongée par la rouille. Elias atteint la poignée. Le métal est froid, d'un froid qui brûle. Il l'actionne,

et le grincement des gonds déchire le silence comme un ongle sur un tableau noir. Il s'engouffre sur la plateforme extérieure. L'air nocturne est lourd, saturé d'une humidité qui sent le marécage et la carcasse oubliée.

Il descend la première volée de marches. L'acier vibre sous son poids. À chaque pas, le choc remonte dans sa jambe broyée, une décharge électrique qui lui brouille la vue. Il atteint le premier palier quand il l'entend. En bas. Un frottement de cuir contre le métal. *Flic-floc.* Le bruit d'un tablier lourd, imbibé de fluides, qui bat contre des bottes en caoutchouc.

La panique n'est pas une émotion, c'est une défaillance mécanique. Elias veut courir, mais son corps est une machine sabotée. Il jette sa jambe valide en avant, mais le fémur gauche décide que ce cycle s'arrête ici. Dans un bruit sec, semblable à celui d'une branche de bois mort que l'on casse en deux, l'os cède. La pointe blanche de la tête fémorale déchire le derme, jaillissant à travers le pantalon en lambeaux dans une explosion de sang noir.

Elias s'effondre. Son visage frappe le rebord d'une marche en fer. Il sent ses dents restantes s'enfoncer dans sa langue. Il glisse, son corps rebondissant mollement contre les barreaux, pour finir sa course sur le palier intermédiaire, une marionnette dont on aurait coupé les fils.

L'Équarisseur est là, deux marches plus bas. Il ne monte pas, il attend que la gravité fasse son œuvre. Elias, la vision troublée par un voile de sang, fixe les bottes de l'homme. Elles sont couvertes d'une substance huileuse qui semble ramper d'elle-même. L'odeur de l'Équarisseur est celle d'un abattoir en plein mois d'août : un mélange de sang rance et de produit de nettoyage industriel qui pique les narines.

Une main gantée de latex jauni saisit la cheville d'Elias. La poigne est inhumaine, un étau de muscles qui écrase ce qui reste de chair. Elias est traîné vers l'intérieur, le dos rebondissant sur chaque marche, ses ongles griffant inutilement le métal, laissant des

traces de kératine et de sang.

Ils ne retournent pas à la chambre. Le motel a ouvert une nouvelle pièce. Une salle dont les murs sont recouverts de carreaux de faïence blanche, craquelés, suintant une humidité sombre. Au centre, une table d'opération en inox, dont la rigole de drainage est obstruée par des caillots de la taille d'un poing.

L'Équarisseur soulève Elias comme s'il ne pesait rien. Le contact du métal froid contre son dos dénudé provoque un spasme violent. Elias essaie de parler, mais ses fils de fer se sont emmêlés, bloquant sa mâchoire dans une grimace permanente. Un gémissement liquide s'échappe de sa gorge.

L'homme à la silhouette changeante ne dit rien. Il n'y a aucun souffle derrière son masque aux yeux cousus, juste le bruit d'une succion, comme si l'air lui-même refusait d'entrer dans ses poumons. Il dispose ses outils sur un plateau : des scalpels à la lame émoussée, des écarteurs thoraciques dont la crémaillère est bloquée par la rouille, et une longue aiguille de tapissier.

La vivisection commence sans préambule.

L'Équarisseur n'utilise pas d'anesthésie ; la douleur est le liant de cette réalité. La lame pénètre juste au-dessous du sternum d'Elias. Elle n'est pas tranchante, elle déchire. Elias voit sa propre peau s'ouvrir comme une fermeture éclair défectueuse. Il ne crie pas, il ne peut plus. Ses yeux se révulsent, fixant une mouche charbonneuse qui s'est posée sur le projecteur au-dessus de lui, se frottant les pattes avec une indifférence obscène.

L'Équarisseur plonge ses mains dans l'incision. Elias sent la chaleur des doigts gantés fouiller entre ses côtes, écartant les tissus avec une lenteur méthodique. Le bruit est celui d'une éponge que l'on presse, un chuintement humide et rythmique. L'homme dégage délicatement le foie, l'examinant à la lumière blafarde, le faisant tourner entre

ses doigts comme un fruit précieux avant de le reposer.

Chaque nerf exposé est une corde de violon sur laquelle l'Équarisseur joue une symphonie d'agonie. Il ne cherche pas à tuer, il cherche à cartographier. Il écarte les muscles abdominaux, les fixant avec des crochets de boucher aux rebords de la table. Elias est une fleur de chair épanouie, ses entrailles fumantes offertes à la pointe de la pièce.

Le temps se dilate. Les secondes s'étirent comme des lambeaux de peau. Elias regarde son propre diaphragme se soulever, un mouvement de plus en plus erratique. Il voit les mains de l'Équarisseur s'emparer d'une scie à métaux. Le premier contact de la lame contre sa côte flottante produit un crissement qui résonne jusque dans sa boîte crânienne. La vibration fait trembler ses globes oculaires.

Crac.

La première côte cède. L'Équarisseur la retire avec un petit bruit de succion et la dépose sur le plateau. Puis la seconde. Elias sent l'air froid s'engouffrer là où il ne devrait jamais y avoir d'air. Ses poumons, privés de leur cage, s'affaissent légèrement.

Soudain, l'Équarisseur s'arrête. Il se penche sur le visage d'Elias. L'odeur de son masque — un mélange de vieux cuir et de sueur rance — enveloppe Elias. À travers les trous cousus, Elias croit apercevoir non pas des yeux, mais un vide grouillant, une absence de lumière qui l'aspire.

L'homme prend l'aiguille de tapissier et un fil de nylon épais. Il commence à recoudre l'incision, mais pas comme un chirurgien. Il croise les fils, serrant trop fort, faisant boursouffler la chair. Il coud les muscles avec la peau, mélangeant les couches, créant une architecture de souffrance permanente qui ne pourra jamais guérir.

Elias sent chaque passage de l'aiguille, chaque traction du fil qui déchire les bords de la plaie. Son cœur, exposé, bat la chamade contre les doigts de son bourreau qui le maintient en place.

Puis, le silence revient. L'Équarisseur se redresse, range ses outils avec une lenteur rituelle. Il ne regarde plus Elias. Il se fond dans les ombres de la pièce qui semblent s'épaissir, devenant une partie intégrante du mur.

Elias reste seul sur l'inox. Il ne peut pas mourir. Le motel ne le permet pas. Il sent le sang couler dans la rigole, s'accumulant sous ses fesses dans une flaque tiède. Il regarde l'horloge au mur.

06h05.

Le grésillement commence à monter dans les murs. Les carreaux de faïence se mettent à vibrer. Elias ferme les yeux, sentant les fils de nylon tirer sur ses entrailles réorganisées. Il sait ce qui arrive. Il sait que dans une minute, il sera de retour dans le lit, les draps seront secs, mais sa cage thoracique sera un désastre de cicatrices et d'os mal soudés.

La mouche sur le projecteur s'envole.

06h06.

Le radio-réveil hurle.

Chapitre 4

Le Couloir des Miroirs Morts

La décharge électrique du radio-réveil lacère le tympan avant de s'enfoncer comme une mèche de perceuse dans le lobe temporal. 06h06. Les chiffres rouges, d'un néon baveux, pulsent au rythme d'un cœur malade sur le plafond écaillé. Elias ne bouge pas. Il attend que la première vague de nausée reflue, celle qui accompagne systématiquement la soudure forcée de son âme dans cette carcasse qui ne lui appartient plus tout à fait. Sous les draps rêches, qui sentent la javelle bon marché et la sueur rance, ses doigts tâtonnent son propre torse. Le relief est une insulte à l'anatomie. Là où la peau devrait être lisse, il ne rencontre qu'un treillis de boursouflures violacées, des cratères de chair cicatrisée à la hâte, et le froid métallique des agrafes qui maintiennent sa cage thoracique fermée.

Il bascule hors du lit. Le craquement de sa rotule gauche résonne dans le silence de la chambre 212 comme un coup de feu. Un gémissement siffle entre ses dents, mais le son est étouffé par le fil de fer qui maintient sa mâchoire dans un étau permanent. Le goût de l'iode et du sang séché envahit sa bouche. Chaque mouvement est une négociation avec la douleur, un marchandage atroce pour chaque centimètre de progression vers la porte. Ses pieds nus s'enfoncent dans la moquette poisseuse, une texture qui rappelle celle d'une langue de chat trop grande et imbibée d'humidité.

La poignée de la porte est une rotule de cuivre glacée. Elias tourne, le bois grince, et le couloir s'étire devant lui.

Ce n'est pas un couloir de motel ordinaire. Les murs semblent respirer, les lés de papier peint aux motifs floraux délavés se décollant par endroits pour révéler une plaque de plâtre grisâtre, semblable à de la peau de cadavre. La perspective est

faussée ; le bout de la galerie se perd dans un brouillard jaunâtre où flottent des particules de poussière qui ressemblent étrangement à des squames humaines. L'air est saturé d'une odeur de lys en décomposition et de graisse de friture froide.

Elias avance, traînant sa jambe morte. Le silence est interrompu par le bourdonnement électrique des plafonniers, un grésillement qui s'intensifie à mesure qu'il s'enfonce dans les entrailles du bâtiment. Il s'arrête devant la première porte de placard encastrée dans le mur. Elle est peinte d'un blanc chirurgical, écaillé par endroits. Ses doigts tremblants agrippent la fente.

Le bois résiste, puis cède dans un soupir de poussière.

À l'intérieur, ce ne sont pas des serviettes propres. Une masse de tissus grisâtres occupe l'espace, entassée avec la négligence d'un vide-grenier macabre. Elias tend la main, ses ongles sales effleurant la surface froide. C'est une main. Une main gauche, dont l'annulaire manque, exactement comme la sienne. Elle est rattachée à un bras, puis à une épaule, puis à un visage. C'est lui. Une version de lui-même, les yeux grands ouverts, figés dans une expression de surprise absolue, la gorge tranchée d'une oreille à l'autre dans une fente nette, presque géométrique. Le cadavre est sec, momifié par le climat artificiel du motel.

Elias recule, le souffle court, le sifflement de sa trachée endommagée emplissant l'espace étroit. Il ouvre le placard suivant.

Un autre Elias tombe en avant, ses membres désarticulés s'écrasant sur la moquette avec un bruit sourd de sac de viande. Celui-ci n'a plus de visage ; la peau a été prélevée avec une précision de tanneur, laissant apparaître les muscles rouges et les orbites vides. Il est empilé sur trois autres versions de lui-même, compressées dans l'obscurité du placard. L'un d'eux porte encore le tablier de cuir de l'Équarisseur, cloué à sa propre chair par des rivets de tapissier.

Elias se met à courir, ou du moins à projeter sa carcasse en avant dans une parodie de course. Il ouvre chaque porte, chaque placard de service, chaque trappe de linge. Partout, le même inventaire. Des dizaines, des centaines de Elias.

Il y a l'Elias aux membres brisés, replié sur lui-même comme un origami de chair pour tenir dans un tiroir à chaussures. Il y a l'Elias boursoufflé par l'eau, dont la peau part en lambeaux gluants au moindre contact, les yeux transformés en billes de gélatine laiteuse. Il y a l'Elias dont le ventre a été ouvert et rempli de sciure de bois, les coutures grossières en fil de pêche serpentant de son pubis à son sternum.

L'odeur devient insoutenable. Ce n'est plus seulement la mort, c'est l'accumulation de la mort. Une sédimentation de souffrance. Elias s'effondre contre un mur, ses doigts griffant le papier peint. Sous ses ongles, la tapisserie se déchire, révélant non pas du plâtre, mais des couches de photographies polaroids, collées les unes sur les autres. Des milliers de clichés de ses propres morts, documentées sous tous les angles, avec une froideur clinique.

Le bourdonnement des néons change de fréquence. Il devient plus grave, plus vibrant, une pulsation qui fait vibrer les os de sa mâchoire câblée. Au bout du couloir, la silhouette apparaît.

Elle ne marche pas ; elle semble glisser, une ombre plus dense que l'obscurité environnante. Le tablier de cuir de l'Équarisseur luit sous la lumière crue, maculé de traînées sombres qui ne sont jamais tout à fait sèches. Dans sa main droite, il traîne une longue lame de boucher, dont le fil crisse contre les plinthes métalliques.

Tching. Tching. Tching.

Elias essaie de se relever, mais ses muscles le trahissent. Sa jambe morte est un poids mort, une ancre qui le retient dans ce cimetière de lui-même. Il regarde le placard ouvert à sa gauche. Le Elias momifié semble le fixer de ses orbites vides. Il comprend soudain que ce n'est pas une boucle, c'est une collection. Le motel ne réinitialise rien ;

il accumule. Il stocke les échecs, les cris, les morceaux de viande qui ont cessé de battre. Chaque matin, il est une nouvelle pièce ajoutée à l'exposition.

L'Équarisseur s'arrête à quelques mètres. Elias peut sentir l'odeur qui émane de lui : un mélange de formol, de fer chaud et de cette même lavande artificielle qui imprègne les draps de la chambre 212. Le masque de cuir de la créature palpète, comme s'il était fait de peau vivante, de peau prélevée sur l'un des placards.

Elias porte ses mains à sa gorge. Ses doigts rencontrent la cicatrice de la veille, celle qui n'a pas eu le temps de blanchir. Il sent les points de suture s'étirer, la peau fine prête à craquer sous la pression de son propre cri muet.

L'ombre lève la lame. La lumière du néon se reflète sur l'acier poli, projetant un éclair blanc dans l'œil valide d'Elias. Il ne ferme pas la paupière. Il regarde les placards ouverts, cette armée silencieuse de lui-même qui attend un nouveau compagnon.

Le mouvement est d'une fluidité obscène. La lame ne tranche pas seulement la chair ; elle semble diviser l'air lui-même. Elias sent le froid de l'acier contre ses vertèbres cervicales avant même que la douleur n'explose. C'est une sensation de libération, un instant de légèreté absolue alors que sa tête bascule en arrière, se détachant du reste de son corps comme un fruit trop mûr.

Pendant une fraction de seconde, alors que sa vision se brouille et que le sol monte à sa rencontre, il voit l'Équarisseur ramasser ses restes avec une douceur presque maternelle. Il voit les mains gantées de sang le soulever pour le ranger soigneusement dans le placard suivant, celui qui était encore vide.

Le noir devient total.

06h05.

Le silence revient dans la chambre 212. Une mouche se pose sur le cadran du radio-réveil. Elle frotte ses pattes, une danse nerveuse sur le plastique chauffé.

06h06.

La décharge électrique du radio-réveil lacère le tympan.

Chapitre 5

L'Écho de l'Asphalte

Le grésillement du radio-réveil n'est pas un son, c'est une aiguille chauffée à blanc qui s'enfonce derrière l'œil gauche d'Elias, le seul qui daigne encore s'ouvrir sous une paupière parcheminée. 06h06. Les chiffres rouges bavent sur le plastique fêlé de l'appareil, projetant une lueur de morgue sur les murs couverts d'un papier peint dont les motifs floraux ressemblent à des ganglions éclatés. Elias ne bouge pas. Il ne peut pas. Son cou, tranché net lors du cycle précédent, émet un craquement humide de cartilage mal emboîté lorsqu'il tente de déglutir. Une ligne de sutures grossières, faite d'un fil de nylon noir qui suinte une lymphé jaunâtre, ceinture sa gorge. Chaque battement de son cœur — un bruit sourd, comme une botte s'enfonçant dans la vase — tire sur les nœuds, menaçant de libérer à nouveau le flot de pourpre sombre qui macule déjà ses draps raidis par les sécrétions séchées.

Une mouche, grasse et d'un vert métallique, se pose sur le coin de sa bouche, là où les fils de fer maintiennent sa mâchoire dans un rictus permanent. Elle frotte ses pattes avec une frénésie obscène. Elias sent les minuscules crochets de l'insecte explorer la pulpe exposée de sa gencive. Il ne la chasse pas. Il n'en a plus la force. Ses doigts, dont deux ont été écrasés jusqu'à ne plus être que des spatules de chair violacée, grattent mollement l'alèse.

C'est alors que l'odeur l'atteint.

Ce n'est pas l'odeur habituelle de la chambre 212 — ce mélange de tabac froid, de poussière de moisissure et de décomposition lente. C'est une nappe de vapeur chimique, âcre, une morsure d'iode qui s'insinue dans ses narines et lui tapisse le fond de la gorge. Une odeur de propreté clinique, de désinfectant de bas étage utilisé

pour masquer un massacre. Ses pupilles se rétractent. Cette odeur, il la connaît. Elle est le fil d'Ariane qui le ramène en arrière, bien avant le motel, bien avant la boucle.

Squitch. Squitch.

Le bruit des essuie-glaces. Elias revoit la pluie, une cataracte d'encre noire s'abattant sur le pare-brise de sa berline. La route départementale était un ruban de bitume huileux. Il roulait trop vite. Il fuyait quelque chose, ou peut-être se fuyait-il lui-même. Le tableau de bord diffusait une lumière verte, fantomatique. Et puis, l'impact. Un choc sourd, mou, suivi du craquement du plastique et du verre.

Dans la chambre du motel, Elias sent ses poumons se bloquer. L'iode. L'odeur de la trousse de secours qu'il avait ouverte sur le bas-côté, les mains tremblantes, alors que la pluie lavait le sang sur le visage de la silhouette étendue dans le fossé. Il n'avait pas appelé les secours. Il avait regardé les doigts de l'inconnu gratter l'asphalte, un bruit de griffure insupportable, *crrrr-crrrr-crrrr*, le même bruit que font aujourd'hui ses propres ongles sur le parquet du motel.

Il bascule hors du lit. Son corps est une insulte à l'anatomie. Sa jambe droite, où le tibia perce le derme dans une explosion de chairs grises, refuse de le porter. Il s'effondre sur le tapis poisseux, le visage contre les fibres imprégnées d'une humidité froide. Le contact du sol déclenche une nouvelle salve de souvenirs. L'asphalte était froid, lui aussi. Et il sentait l'iode. Pourquoi l'iode ? Parce qu'il avait renversé le flacon de désinfectant sur le corps agonisant dans un geste de panique absurde, comme si on pouvait soigner une colonne vertébrale brisée avec un peu d'antiseptique.

Elias rampe vers la porte de la salle de bain, traînant sa carcasse mutilée. Le frottement de son ventre sur le bois produit un son de succion écoeurant. À chaque centimètre gagné, l'odeur d'iode s'intensifie, devenant une présence physique, une main invisible qui lui serre les tempes. Il arrive devant le miroir piqué de taches

noires. Il se hisse à la force des coudes, les articulations de ses épaules gémissant sous l'effort.

Le reflet qui lui fait face n'est plus humain. C'est un puzzle de viande avariée, une tapisserie de cicatrices boursouflées. Mais ce qu'il voit derrière lui, dans l'embrasure de la porte qui vient de s'entrouvrir sans un bruit, le fige. Une vapeur s'échappe des canalisations, une brume épaisse et iodée qui semble porter en elle les échos de la pluie de cette nuit-là.

Il entend un murmure. Pas un mot, juste un souffle, le bruit de quelqu'un qui essaie de respirer avec un poumon perforé. *Heu-heu... Heu-heu...*

L'Équarisseur est là, dans le couloir, mais cette fois, il ne porte pas son tablier de cuir habituel. Il tient une trousse de secours en métal rouillé. Elias voit les gants de latex de la silhouette briller sous la lumière crue du plafonnier. Ils sont maculés de cette substance ambrée, cette iode qui semble maintenant couler des murs, suinter des plinthes, s'infiltrer dans les plaies ouvertes d'Elias.

La mémoire le frappe comme un coup de hache. Le visage de la victime dans le fossé. Ce n'était pas un étranger. C'était un homme avec les mêmes yeux enfoncés, la même ride entre les sourcils. C'était un reflet.

"Je t'ai laissé là," articule Elias, ou du moins essaie-t-il, car sa mâchoire verrouillée ne laisse passer qu'un sifflement de bile.

L'Équarisseur avance d'un pas. Il ne marche pas, il glisse, comme si ses pieds ne touchaient pas vraiment le sol saturé de fluide. L'odeur d'iode devient insoutenable, elle lui brûle les sinus, lui fait monter des larmes de sang aux yeux. La silhouette tend une main gantée et saisit une des sutures du cou d'Elias.

Le mouvement est lent, délibéré. Elias sent le fil de nylon scier sa chair, rouvrir la

plaie circulaire. La douleur n'est pas aiguë ; elle est profonde, vibrante, une note de basse qui résonne dans tout son squelette. L'Équarisseur approche son visage masqué de l'oreille d'Elias. Une odeur de pneu brûlé et de pluie s'échappe de ses vêtements.

"L'asphalte n'oublie jamais le goût de ton sang," murmure une voix qui semble venir de l'intérieur de son propre crâne.

Elias sent ses genoux lâcher. Il tombe en arrière, mais il ne touche pas le sol de la chambre. Il tombe dans le noir, dans l'eau glacée du fossé. Il sent le poids d'une voiture au-dessus de lui, la chaleur du moteur qui s'éteint, l'odeur de l'iode qui se mélange à la boue. Il lève la main, essaie de saisir la jambe de celui qui s'apprête à l'abandonner, mais ses doigts ne rencontrent que le vide.

Soudain, le décor bascule. Il est de nouveau dans la salle de bain. L'Équarisseur a sorti un scalpel de la trousse de secours. La lame capte la lumière blafarde du néon qui grésille au plafond. *Bzzzz-bzzzz-bzzzz.* Le bruit se confond avec celui de la mouche qui est revenue se poser sur l'œil vitreux d'Elias.

L'acier froid s'enfonce sous son ongle de l'index, là où il grattait le parquet, là où il grattait la route. La lame remonte lentement le long du doigt, pelant la peau comme une écorce de fruit trop mûr. Elias veut hurler, mais le sang emplit sa trachée, transformant son cri en un bouillonnement de bulles rouges.

L'Équarisseur s'arrête, contemple son travail avec une patience de sculpteur. Il trempe un tampon de coton dans un bocal d'iode pur et l'applique sur la chair à vif. La sensation est une explosion de lave blanche. Elias sent son esprit se fragmenter. Chaque nerf de son corps devient un fil électrique en court-circuit.

"Regarde," ordonne la silhouette.

Elias tourne la tête vers le miroir. Ce n'est plus son propre visage qu'il voit. C'est celui

de l'homme du fossé, mais avec les cicatrices de toutes les morts qu'il a subies dans ce motel. Les deux images se superposent, se fondent l'une dans l'autre jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de distinction entre le bourreau, la victime et le témoin.

Le sol commence à se dissoudre. Le motel entier semble se liquéfier en une substance sombre et visqueuse, une mer d'iode et de pétrole. Elias s'y enfonce, ses poumons se remplissant du liquide âcre. Il ne lutte plus. Il accepte la morsure chimique qui dévore ses tissus.

Dans un dernier spasme de lucidité, il voit l'Équarisseur retirer son masque. Dessous, il n'y a pas de visage, juste un miroir poli, reflétant la chambre 212, le radio-réveil et l'homme mutilé qui agonise sur le sol.

Le noir revient. Pas le noir du sommeil, mais celui d'une pellicule de film qui brûle.

06h05.

Le silence est une chape de plomb. La mouche attend sur le plastique. Elle connaît le rythme. Elle connaît l'odeur.

06h06.

La décharge électrique. Elias ouvre son seul œil. Il sent l'iode. Il sent la route. Il sent ses doigts qui grattent déjà le drap, cherchant l'asphalte.

Chapitre 6

La Gastronomie du Désespoir

Le craquement est sec, précis, comme une branche morte que l'on brise sous le talon. C'est le son de la paupière gauche d'Elias qui se décolle, arrachant une fine pellicule de croûte jaunâtre formée pendant les quelques secondes de néant séparant deux cycles. 06h06. Les chiffres rouges du radio-réveil bavent sur la table de chevet, projetant une lueur de néon d'abattoir sur le linoléum décollé.

Elias ne bouge pas. Il ne peut pas. Son corps est une architecture de débris, une cathédrale de chair en ruine dont les fondations menacent de s'effondrer au moindre souffle. La mâchoire est un enfer de ferraille ; les fils de fer galvanisé, tordus à la pince dans un cycle dont il a oublié le numéro, scient la gencive à chaque pulsation cardiaque. Il sent le goût de l'iode, une marée montante et amère qui stagne au fond de sa gorge, là où le tube de gaze s'est amalgamé à sa trachée.

Une mouche, aux ailes irisées de reflets d'essence, se pose sur le bord de son orbite vide. Il regarde l'insecte avec son seul œil valide, une bille vitreuse injectée de sang. La mouche frotte ses pattes antérieures avec une frénésie obscène. Elle connaît l'odeur. Elle attend que la sueur froide commence à perler sur le front de l'homme pour s'abreuver.

L'estomac d'Elias se contracte soudain. Ce n'est pas une crampe, c'est une morsure. Un vide acide, un trou noir qui dévore ses propres parois. La faim est devenue une présence physique, un parasite logé sous ses côtes brisées qui réclame son tribut. Son ventre gargouille, un bruit de tuyauterie bouchée qui résonne douloureusement dans le silence poisseux de la chambre 212.

Trois coups frappés à la porte. Légers. Presque polis.

Le bois de la porte gémit. Clara entre. Elle porte une robe d'un jaune maladif, parsemée de petites fleurs fanées qui semblent se flétrir davantage sous la lumière blafarde du plafonnier. Elle ne regarde pas le visage dévasté d'Elias, ni la jambe dont le fémur pointe comme une dent d'ivoire à travers le derme violacé. Elle regarde le plateau qu'elle porte.

— Il faut reprendre des forces, Elias, murmure-t-elle. Sa voix est un froissement de papier de soie dans une chambre funéraire.

Elle dépose le plateau sur les genoux d'Elias. Le métal froid entre en contact avec la chair à vif, déclenchant une décharge électrique qui fait claquer les fils de fer de sa mâchoire. Elias étouffe un gémissement qui se transforme en un sifflement humide à travers ses dents serrées.

Sur le plateau, une assiette en porcelaine ébréchée. Une pièce de viande, épaisse, d'un brun luisant, baigne dans un jus sombre et sirupeux. Une odeur s'élève, lourde, écœurante de sucrosité, mêlée à une pointe de musc et de fer. C'est une odeur de cuisine domestique, de dimanche après-midi, mais pervertie, comme si le sel avait été remplacé par de la poussière de tombeau.

Clara tend une fourchette. Ses doigts sont longs, trop longs, et la peau à leurs extrémités est translucide, révélant des os d'une blancheur de craie.

— Mange. Le Motel n'aime pas le gaspillage.

Elias tremble. Ses doigts, dont les ongles sont fendus et bordés de noir, se referment sur l'ustensile avec la maladresse d'un nouveau-né ou d'un mourant. Il pique la viande. Elle est tendre. Trop tendre. Elle offre la résistance élastique d'un muscle qui a été longuement massé par la souffrance.

Il porte le morceau à sa bouche. Le simple fait d'écarter les lèvres fait craquer les sutures de ses joues. Un filet de lymphe claire coule sur son menton. Il introduit la viande.

Le goût explose. C'est une agonie de saveurs. Une richesse grasse, une texture fibreuse qui se décompose sur sa langue en filaments de soie rance. Il mâche. Le métal de sa mâchoire grince, chaque mouvement de mastication enfonçant les fils de fer plus profondément dans l'os maxillaire. Il avale. La bouchée descend lentement le long de son œsophage irrité, une boule de feu froid qui semble lui griffer l'intérieur du thorax.

Une deuxième bouchée. Une troisième. La faim animale prend le dessus sur la répulsion. Il déchiquette la chair avec une fureur désespérée, le jus sombre maculant ses draps, ses mains, son torse nu où les côtes dessinent une grille de prisonnier.

Soudain, la fourchette bute sur quelque chose de dur.

Elias s'arrête. Son cœur cogne contre sa poitrine comme un oiseau pris au piège. Il repose le morceau de viande sur l'assiette et, avec des gestes d'une lenteur de cauchemar, il écarte les fibres musculaires avec la pointe de la fourchette.

Sous la sauce épaisse, il voit une marque.

Ce n'est pas un os. C'est une cicatrice. Une marque de brûlure parfaitement circulaire, de la taille d'une pièce de monnaie, avec des bords boursoufflés, d'un blanc nacré qui tranche sur le rouge de la chair.

Elias baisse les yeux sur son propre bras gauche.

À l'endroit exact, sur son avant-bras, là où l'Équarisseur l'avait marqué avec une

cigarette incandescente lors du cycle numéro quatorze, la peau est absente. Il ne reste qu'un évidement propre, une fenêtre ouverte sur ses propres tissus, découpée avec une précision chirurgicale. Le trou dans son bras a la forme exacte du morceau de viande qu'il vient d'ingérer.

Il fouille davantage dans l'assiette. Il trouve un autre lambeau. Celui-ci porte un fragment de tatouage, un motif d'ancre à moitié dévoré par une suture grossière. Elias porte la main à sa cuisse. La peau y est lisse, d'un rose de nouveau-né, là où l'ancre devrait être. Le Motel a fait sa récolte pendant qu'il dormait ces quelques secondes.

La nausée monte, une vague de bile et de désespoir. Elias essaie de recracher, mais la mâchoire verrouillée transforme sa bouche en une cellule close. Il s'étouffe avec sa propre substance. Le goût de la viande, ce goût de lui-même, devient une infection qui se propage dans ses veines.

Clara sourit. Ce n'est pas un mouvement des lèvres, mais un étirement de la peau sur son crâne.

— Tu vois, Elias ? dit-elle en lissant sa robe jaune. Rien ne se perd. Tout revient à sa place. Tu es ton propre festin.

Elias regarde l'assiette. Il voit maintenant les détails qu'il avait ignorés : les petits grains de beauté, la texture de ses propres pores, les traces des coups qu'il a reçus et qui sont maintenant servis en tranches régulières, nappées d'une réduction de son propre sang.

Il sent le Motel vibrer autour de lui. Les murs de la chambre 212 semblent se rapprocher, les lattes du parquet s'écartent comme des lèvres pour laisser échapper un soupir de satisfaction. Le bâtiment digère en même temps que lui.

La panique, une panique froide et huileuse, s'empare de ses membres. Il veut hurler,

mais le sifflement qui sort de sa trachée est étouffé par un nouveau spasme de son estomac. Il sent les sucs gastriques s'attaquer à ce qu'il vient d'avaler, transformant son identité en nutriments pour entretenir sa propre agonie.

La mouche revient. Elle se pose sur le morceau de viande marqué de la brûlure. Elle commence à pondre, de petits œufs blancs et oblongs, dans la cicatrice d'Elias qui repose sur la porcelaine.

Elias saisit le bord du plateau. Ses jointures blanchissent. Il veut le renverser, mais ses muscles refusent d'obéir. Le Motel veut qu'il finisse. Le Motel veut que le cycle de l'autophagie soit complet.

Il reprend la fourchette. Ses yeux pleurent un liquide épais, une substance qui n'est plus tout à fait des larmes. Il porte un nouveau morceau à sa bouche. Il sent la texture des fils de suture qu'il a lui-même posés sur sa jambe trois jours plus tôt. Ils craquent sous ses dents.

Le silence revient, troué seulement par le bruit de la mastication humide et le grincement du métal contre l'os.

Dehors, dans le couloir, l'Équarisseur aiguisé ses lames. Le son du métal sur la pierre est un chant de berceuse.

Elias avale la dernière bouchée. Son ventre est lourd, une masse de plomb qui semble vouloir l'entraîner à travers le matelas, à travers le sol, jusque dans les fondations organiques du Crépuscule.

06h58.

Clara reprend le plateau. Elle dépose un baiser glacé sur le front d'Elias, là où la peau commence déjà à se fendiller pour préparer la prochaine récolte.

— À demain, Elias. Ou à tout à l'heure.

Elle sort. La porte se referme avec un clic définitif.

Elias reste seul. Il sent les protéines de sa propre chair s'intégrer à ses muscles, réparant les tissus juste assez pour que la prochaine torture soit pleinement ressentie. Il est une boucle de douleur parfaite, un serpent qui se dévore par la queue, une œuvre d'art de souffrance dont il est à la fois le sculpteur, le marbre et le spectateur affamé.

Le radio-réveil grésille. Les chiffres rouges tremblent.

06h05.

Le noir revient. Pas le noir du sommeil, mais celui d'une pellicule de film qui brûle.

Le silence est une chape de plomb. La mouche attend sur le plastique. Elle connaît le rythme. Elle connaît l'odeur.

06h06.

Chapitre 7

La Valve de Sécurité

Le sifflement de la radio n'est pas un son, c'est une aiguille à tricoter qui s'enfonce lentement dans le tympan gauche d'Elias. 06h06. Les chiffres rouges du réveil bavent sur le plastique fêlé, projetant une lueur de sang séché sur le papier peint décollé. Elias n'ouvre qu'un œil ; l'autre n'est plus qu'une fente scellée par une croûte jaunâtre, un opercule de pus et de regrets. Il tente de bouger les doigts. Le craquement est sec, semblable à celui d'une branche morte que l'on brise en plein hiver. Ses phalanges ont été mal ressoudées lors du cycle précédent, ou peut-être celui d'avant, il ne sait plus. La douleur, elle, ne souffre d'aucune amnésie. Elle est une présence solide, une compagne de lit qui lui mord les côtes à chaque inspiration.

Sur la table de chevet, la mouche attend. Elle est énorme, son abdomen d'un vert métallique luisant de reflets huileux. Elle frotte ses pattes avec une méticulosité obscène. *Frotte, frotte, nettoie tes capteurs, petite charognarde.* Elias l'observe à travers le brouillard de sa cornée survivante. Il sent l'odeur de la chambre : un mélange de cuir moisi, d'iode et de cette effluve de viande oubliée au soleil qui émane de ses propres draps. Il n'est plus un homme, il est un empilement de traumatismes biologiques, une tapisserie de cicatrices hypertrophiées et de sutures de fil de pêche qui tirent sur sa chair à vif.

Le plancher grince dans le couloir. *Crac. Chuintement. Crac.*

Ce n'est pas le pas lourd d'un homme. C'est le bruit d'un poids mort que l'on traîne, entrecoupé par le frottement d'un tablier de cuir contre des bottes en caoutchouc. Elias sent une goutte de sueur froide glisser le long de sa colonne vertébrale, là où deux vertèbres frottent l'une contre l'autre sans cartilage pour les séparer. Il se

redresse. Ses muscles crient, une symphonie de déchirures microscopiques. Sa mâchoire, maintenue par des fils de fer torsadés, lui donne un rictus permanent, une parodie de sourire qui lui déchire les gencives.

Il glisse sa main droite — celle qui ressemble encore vaguement à une main — sous l'oreiller jauni. Ses doigts rencontrent le froid tranchant de la valve de sécurité. Une pièce de métal arrachée à la tuyauterie de la salle de bain lors de l'agonie du cycle 42. Elle est dentelée, rouillée, parfaite. Il la serre si fort que le métal entame sa paume, mais il ne sent rien d'autre que l'adrénaline acide qui commence à brûler dans ses veines.

La poignée de la porte tourne. Lentement. Le métal hurle dans le silence poisseux de la chambre 212.

L'Équarisseur entre.

Il est plus grand que dans le souvenir d'Elias, ou peut-être est-ce Elias qui s'est tassé sous le poids de ses morts successives. Le bourreau porte son tablier de cuir sombre, saturé de fluides organiques qui ne sèchent jamais. Le masque, une pièce de cuir brut cousue sans traits, ne laisse passer qu'un souffle lourd, humide, comme le ressac d'une mer de goudron. Il ne porte pas d'arme cette fois. Juste ses mains. Des mains gantées de latex noir, tendues pour la récolte.

Elias ne recule pas. Il ne peut plus reculer. Son dos est contre la tête de lit en bois vermoulu. Il attend que l'ombre du colosse recouvre ses jambes percluses de nécrose. Lorsque l'Équarisseur se penche, l'odeur devient insupportable : un relent de formol et de bile chaude. Les doigts noirs se referment sur la gorge d'Elias, écrasant la trachée. Le cartilage craque comme du petit bois.

C'est le moment.

Elias plante la valve de métal. Il n'y met pas seulement sa force, il y met chaque seconde de souffrance accumulée, chaque hurlement étouffé, chaque centimètre de peau arrachée. Il frappe au niveau du flanc, là où le cuir du tablier est le plus fin, là où le foie devrait se trouver, là où la vie devrait palpiter.

La résistance est étrange. Ce n'est pas la mollesse des tissus, ni la dureté de l'os. C'est comme percer un sac de cendres compactées.

Elias tourne la valve dans la plaie. Il s'attend au jaillissement chaud du sang, à la plainte humaine, au spasme de la bête qui meurt.

Rien.

De l'entaille béante ne coule aucun globule rouge. À la place, une fumée noire, épaisse comme de l'encre de seiche, s'échappe dans un sifflement de vapeur sous pression. Ce n'est pas de la fumée d'incendie ; c'est une vapeur froide, huileuse, qui sent le soufre et le vieux métal. Elle se répand sur les mains d'Elias, lui brûlant les nerfs d'un froid polaire.

L'Équarisseur ne recule pas. Il s'immobilise.

Elias, l'œil écarquillé, plonge sa main libre dans la déchirure du tablier pour agrandir la plaie, pour trouver un cœur à broyer, un poumon à crever. Il déchire le cuir, il écarte les bords de la fente.

Il n'y a rien.

L'intérieur de l'Équarisseur est un vide absolu, une cavité d'ébène d'où s'échappe ce brouillard de haine pure. Pas d'organes. Pas de squelette. Juste une architecture de fumée maintenue par une volonté maligne. Le bourreau n'est qu'une enveloppe, une valve de sécurité pour le Motel lui-même, un exutoire destiné à transformer la

douleur en une substance palpable.

La fumée commence à s'enrouler autour des poignets d'Elias. Elle s'insinue sous ses ongles, pénètre dans les pores de sa peau, remonte le long de ses bras comme des milliers de parasites microscopiques. Ce n'est pas de l'air, c'est de la pensée brute, noire et corrosive. Elias entend des voix dans le sifflement de la vapeur. Des milliers de voix. La sienne, celle de la victime qu'il a laissée mourir sur le bord de la route, celles de tous les résidents précédents dont les os font désormais partie des fondations du Crépuscule.

Le masque de cuir de l'Équarisseur s'affaisse, comme si la structure qui le soutenait s'évaporait. Le colosse perd de sa superbe, il se ratatine, mais la fumée, elle, devient plus dense. Elle emplit la pièce, obscurcissant la lueur rouge du réveil. Elias essaie de lâcher la valve, mais ses doigts sont soudés au métal par le froid.

Il sent la haine de l'Équarisseur couler en lui. Elle ne cherche pas à le tuer, elle cherche à le remplir. Elle remplace sa moelle osseuse, elle s'infiltré dans ses poumons, elle tapisse son estomac. Il devient le récipient.

La mouche sur le réveil s'envole, affolée par cette nouvelle atmosphère. Elle se prend dans le nuage noir et tombe instantanément, ses ailes dissoutes par l'acidité de la fumée.

Elias ouvre la bouche pour hurler, mais seul un filet de vapeur noire s'échappe de ses lèvres. Ses yeux, même celui qui était mort, s'illuminent d'une lueur sombre, un éclat de pétrole sous la lune. La douleur qui le torturait depuis des cycles disparaît, remplacée par une faim atroce, une nécessité de déchiqeter, de consumer, de perpétuer le cycle.

Le corps de l'Équarisseur n'est plus qu'un tas de cuir vide sur le plancher.

Elias se lève. Sa jambe ne traîne plus. Ses os ne frottent plus. Il est solide. Il est plein. Il regarde ses mains : elles sont devenues sombres, comme si le sang sous sa peau s'était changé en encre.

Il s'approche du miroir de la commode. La surface est piquée, couverte de taches de moisissure. Il y voit son reflet. Ce n'est plus Elias Vance. C'est une silhouette dont les contours flous semblent absorber la lumière de la chambre.

Le radio-réveil grésille une dernière fois.

06h59.

Le Motel vibre. Les murs respirent. Elias sent chaque fibre du bâtiment, chaque clou rouillé, chaque goutte de sueur dans les draps des autres chambres. Il n'est plus la proie. Il est l'anticorps. Il est la haine qui circule dans les veines du Crépuscule.

Il ramasse le tablier de cuir au sol. Il est lourd. Il sent le destin.

Le noir revient. Mais cette fois, Elias n'attend pas dans le lit.

Il attend derrière la porte.

Chapitre 8

Le Sanctuaire de Taxidermie

La rampe de l'escalier était une langue de bois poisseuse sous sa paume, exsudant un vernis qui se mélangeait à la sueur acide de ses doigts. Elias descendait, chaque marche arrachant un gémissement sec à sa hanche déboîtée, un craquement de gravier broyé dans une articulation qui n'était plus qu'une bouillie de cartilage et de sable. L'air, en bas, n'était pas seulement froid ; il était dense, chargé d'une humidité qui pesait sur ses poumons comme une main de plomb. Une odeur de vinaigre industriel et de viande froide montait vers lui, s'insinuant dans ses narines pour tapisser l'arrière de sa gorge d'un film gras.

Il ne voyait rien d'autre que le cercle de lumière vacillant projeté par l'ampoule nue pendue au bout d'un fil torsadé, tout en bas. Elle oscillait sans raison, imprimant aux ombres un mouvement de balancier qui donnait au sol l'apparence d'une gueule ouverte. Elias traînait sa jambe morte. Le fémur, qui perçait le derme dans un déchirement silencieux, grattait le béton avec un bruit de craie sur un tableau noir. *Scritch. Scritch.* Le son résonnait dans le vide de la cage d'escalier, remontant jusqu'à sa mâchoire fixée par des fils de fer, faisant vibrer ses dents survivantes.

Le bas de l'escalier débouchait sur une pièce dont les murs semblaient suinter une bile noirâtre. C'était une cave immense, un ventre de pierre où le silence n'était interrompu que par le goutte-à-goutte régulier d'un tuyau corrodé. Elias fit un pas, puis un autre, ses semelles s'enfonçant dans une couche de poussière collante. Le long des murs, des étagères en métal rouillé s'alignaient jusqu'à l'infini des ténèbres. Dessus, des milliers de bocaux de verre, scellés à la cire rouge, capturaient la lumière agonisante de l'ampoule.

Il s'approcha de la première étagère. Ses doigts tremblants, dont les ongles n'étaient plus que des éclats jaunâtres, effleurèrent la paroi d'un bocal. À l'intérieur, flottant dans un liquide jaunâtre et trouble, un œil le fixait. Un œil bleu délavé, dont l'iris présentait une tache de naissance caractéristique en forme de croissant. Elias porta la main à son propre visage, effleurant l'orbite vide comblée par une gaze durcie par le pus. La pupille dans le bocal sembla se rétracter. Le nerf optique, une traînée de filaments blanchâtres, ondulait paresseusement dans la saumure, comme une anémone de mer cherchant une proie.

Il passa au bocal suivant. Des cordes vocales, roses et charnues, étaient suspendues par des fils d'argent à un bouchon de liège. Elles semblaient encore vibrer, émettant un bourdonnement inaudible qui faisait picoter la peau de son cou, là où sa propre gorge n'était plus qu'un tunnel de cicatrices boursouflées. Elias ouvrit la bouche pour crier, mais seul un sifflement d'air s'échappa de ses lèvres gercées, un bruit de soufflet percé.

Il avança plus profondément dans la forêt de verre. Chaque récipient racontait une saison de sa propre agonie. Ici, une main dont les phalanges avaient été brisées et ressoudées dans des angles impossibles. Là, une section de colonne vertébrale, les vertèbres numérotées au feutre indélébile avec une écriture fine, obsessionnelle. *Cycle 412. Cycle 890. Cycle 1333.* Les dates n'avaient aucun sens, mais la texture de la chair, elle, était indéniable. C'était sa viande. C'était son histoire, découpée, classée, archivée avec une précision de taxidermiste maniaque.

Une mouche, grasse et bleutée, vint se poser sur le bord de sa mâchoire. Il ne tenta pas de la chasser. Il regardait un bocal plus gros que les autres, placé sur un piédestal de bois vermoulu au centre de la pièce.

À l'intérieur, un cœur battait.

Ce n'était pas un battement vigoureux, mais une contraction lente, laborieuse, comme

celle d'un animal mourant sous une neige éternelle. Le muscle était sombre, presque noir, strié de veines purulentes. Elias sentit une douleur fulgurante irradier dans sa propre poitrine, un vide béant qui s'ouvrit soudainement sous ses côtes. Il n'avait plus de cœur. Il ne se souvenait plus de la dernière fois qu'il avait senti cette percussion dans sa cage thoracique. Il n'était qu'une carcasse animée par la rancœur et les souvenirs d'une douleur qui refusait de s'éteindre.

Il posa ses deux mains sur le verre froid. Le cœur dans le bocal accéléra son rythme en réponse. *Boum-boum. Boum-boum.* Le son était maintenant partout, répercuté par les murs de pierre, amplifié par les bocaux environnants qui se mirent à vibrer en sympathie. Elias vit alors l'étiquette collée au bas du piédestal.

"MATURATION : STADE FINAL."

Une compréhension atroce s'insinua dans son esprit, plus froide que le liquide de conservation. Le Motel ne le tuait pas par sadisme. Il ne le torturait pas pour le plaisir. Il l'épurait. À chaque cycle, l'Équarisseur prélevait ce qui était encore trop humain, trop fragile, trop encombré de morale ou de peur. Chaque organe mis en bocal était une faiblesse retirée, une scorie de l'ancien Elias Vance éliminée pour laisser place à quelque chose d'autre.

Il regarda ses mains. Elles n'étaient plus tout à fait les siennes. La peau était devenue translucide par endroits, révélant non pas des muscles, mais une substance fibreuse et sombre, pareille à du cuir mouillé. Ses ongles étaient devenus des griffes de corne. La douleur, cette vieille compagne, commençait à muter. Elle ne le faisait plus souffrir ; elle l'habitait. Elle était devenue sa structure, son architecture.

Il se tourna vers l'ombre au fond de la cave. Là, suspendu à un crochet de boucher, attendait le tablier. Un tablier de cuir épais, lourd, imprégné de tant de fluides qu'il brillait d'un éclat huileux sous la lumière mourante. À côté, sur une table de dissection en marbre, une scie à os et une collection de scalpels l'attendaient. Les

outils semblaient l'appeler, leurs lames reflétant une soif qu'il reconnaissait maintenant comme la sienne.

Elias comprit que l'Équarisseur n'était pas un étranger. Ce n'était pas un monstre venu d'ailleurs. C'était le successeur. C'était celui qui restait quand tout le reste avait été mis en bocal.

Il sentit un fourmillement le long de sa colonne vertébrale. Son œil valide se fixa sur le bocal contenant son cœur. Le muscle s'arrêta soudainement de battre. Une fissure apparut sur le verre. Puis une autre. Le liquide commença à fuir, une traînée jaunâtre s'étalant sur le piédestal comme une flaque de bile.

Elias ne recula pas. Il ouvrit les bras, accueillant l'odeur de la putréfaction qui se dégageait du bocal brisé. Il n'était plus Elias. Elias était sur les étagères. Elias était une collection de pièces détachées, un puzzle de viande morte. Lui, ce qui restait debout dans cette cave, était le produit fini.

Il s'approcha du tablier. Le cuir était froid, mais lorsqu'il le glissa sur ses épaules, il eut l'impression de retrouver une seconde peau, une armure de douleur qui le rendait enfin entier. Il se saisit de la scie. Le métal était lourd, équilibré, parfait.

Le radio-réveil, quelque part dans les étages supérieurs, commença à grésiller à travers les conduits d'aération.

06h05.

Une minute avant le début du nouveau cycle. Une minute avant que l'autre Elias, celui qui croyait encore qu'il pouvait s'échapper, ne s'éveille dans la chambre 104 avec son cœur de chair et ses yeux pleins d'espoir.

Elias, le nouvel Équarisseur, monta la première marche de l'escalier. Sa jambe ne

traînait plus. Ses os ne frottaient plus. Il était solide. Il était le prolongement du Motel. Il était la faim des murs et la soif des tuyaux.

Il n'avait plus besoin de lumière. Il voyait parfaitement dans le noir, car le noir était devenu sa propre substance. Il remonta vers la surface, chaque pas étant une promesse de chirurgie, chaque respiration un serment de souffrance. Il allait lui apprendre. Il allait leur apprendre à tous que dans le Motel du Crépuscule, la seule façon de ne plus avoir mal est de devenir la source de la douleur.

Il s'arrêta devant la porte de la cave, la main sur la poignée froide. De l'autre côté, le monde allait recommencer. Le motel allait respirer à nouveau. Et lui, il serait là pour le découper, morceau par morceau, bocal après bocal, jusqu'à ce que le silence soit total.

Chapitre 9

L'Écorché Vif

Le grésillement du radio-réveil déchira le silence à 06h06 précises, une décharge électrique de bruit blanc qui sembla mordre directement dans les terminaisons nerveuses exposées d'Elias. Il ne sursauta pas. Le mouvement était devenu une monnaie trop coûteuse pour son anatomie dévastée. Ses paupières, collées par une croûte de lymhe jaunâtre et de poussière de moquette, s'entrouvrirent avec le bruit d'un vieux cuir qu'on arrache. L'œil gauche n'était plus qu'une cavité comblée par une gaze dont l'odeur de pus rance montait jusqu'à son cerveau, une effluve de viande oubliée au soleil qui ne le quittait plus.

Il essaya d'inspirer, mais l'air se heurta à l'obstacle de sa mâchoire. Elle n'était plus qu'un souvenir de charnière. Des fils de fer rouillés, torsadés à la pince, maintenaient l'os maxillaire contre le mandibule en un rictus permanent de supplicé. Chaque tentative de desserrer les dents envoyait des décharges de foudre dans ses tempes, un frottement de métal contre l'émail brisé qui produisait un petit cri strident, interne, le seul qu'il pouvait encore émettre. Le silence était sa nouvelle peau. Un silence épais, poisseux, interrompu seulement par le sifflement de sa respiration à travers ses narines encombrées de sang séché.

Elias bascula hors du lit. Le choc de ses pieds sur le linoléum froid fut une symphonie de craquements. Sa jambe droite, là où le fémur avait percé le derme lors du troisième cycle, refusait de porter son poids. L'os, grisâtre et poreux, frottait contre le bord de la plaie béante à chaque mouvement, un bruit de lime sur de la pierre. Il se traîna vers le miroir de la salle de bain, ses doigts — dont trois n'étaient plus que des moignons noirâtres liés par du ruban adhésif de chantier — griffant le papier peint qui cloquait sous l'humidité.

Le miroir ne reflétait plus un homme, mais une accumulation de dettes. Les murs du Motel du Crépuscule semblaient se rapprocher, palpitant au rythme de son propre cœur erratique. Il n'y avait plus de distinction entre le crépi jaunâtre des murs et sa propre peau parcheminée. Les taches d'humidité au plafond dessinaient des visages qu'il commençait à reconnaître : les versions précédentes de lui-même, enterrées dans les replis du temps.

Il comprit alors, dans la lueur blafarde du néon qui grésillait au-dessus du lavabo, que la douleur n'était pas un châtement. C'était un péage. Chaque déchirure de ses chairs, chaque suture qui lâchait sous la pression de ses muscles atrophiés, était une pièce jetée dans la gueule du Motel. La chambre 104 n'était pas une cellule, c'était un estomac. Et il était en train d'être digéré lentement, très lentement, pour que chaque goutte de sa souffrance soit extraite, filtrée, et réinjectée dans les fondations de cet enfer.

Il sortit dans le couloir. L'odeur changea. Ce n'était plus seulement sa propre décomposition, mais celle du bâtiment lui-même. Une odeur de graisse brûlée et d'iode s'échappait des conduits d'aération. Au bout du tapis usé, dont les motifs floraux ressemblaient à des entrailles étalées, une ombre s'étira. L'Équarisseur.

La silhouette n'avait pas de visage précis aujourd'hui, juste une masse sombre enveloppée dans un tablier de cuir qui luisait d'une humidité suspecte. Le bruit commença : le frottement d'une lame sur une pierre à aiguiser. *Schlick. Schlick.* Un son sec, rythmé, qui semblait s'accorder sur les battements de la rate d'Elias. Il ne ressentit pas de peur. La peur était un luxe pour ceux qui ont encore quelque chose à perdre. Il ne lui restait que la haine, une haine froide et solide comme un clou rouillé enfoncé dans le crâne.

Il avança, traînant sa jambe morte qui dessinait une traînée sombre sur le tapis. Il vit une mouche se poser sur le bord de sa mâchoire scellée, attirée par le nectar de sa

nécrose. Elle frotta ses pattes, impatiente. Elias ne la chassa pas. Elle était la seule chose vivante dans ce couloir, à part lui et le monstre.

Soudain, le rythme du Motel s'accéléra. Les tuyaux dans les murs se mirent à hurler, un cri de métal torturé qui fit vibrer ses dents brisées dans ses gencives. L'Équarisseur ne bougeait pas, il attendait. Elias comprit la règle. La monnaie d'échange. Pour avancer, il fallait payer en nature.

Il s'arrêta devant un extincteur dont la vitre était brisée. Il ne regarda pas l'outil, mais le morceau de verre qui dépassait du cadre. Un éclat long, effilé, brillant d'une promesse de délivrance. Ses doigts mutilés se refermèrent sur le tranchant. La douleur fut immédiate, une morsure vive qui lui arracha un gémissement étouffé derrière ses fils de fer. Le sang, noir et épais, coula le long de son poignet, mais il ne lâcha pas.

Il ne fuyait plus. Il s'approcha de la silhouette. L'Équarisseur leva son hachoir, une masse de fer noirci par des décennies de sang séché. Mais Elias ne recula pas. Il offrit son bras gauche, celui qui ne tenait rien, celui qui pendait déjà comme un fruit blet. Le coup tomba. Un bruit sourd, le son d'une hache fendant une bûche humide. L'os céda avec un craquement sec, et une gerbe de liquide chaud aspergea le visage d'Elias.

Il ne tomba pas. Il utilisa le choc pour se jeter en avant, enfonçant l'éclat de verre dans le tablier de cuir, cherchant la chair en dessous. Il sentit une résistance, puis un glissement mou. Le Motel rugit. Les murs se mirent à suinter un liquide sombre, les ampoules explosèrent les unes après les autres dans un fracas de verre pilé.

Dans l'obscurité soudaine, Elias ne sentit plus sa jambe traînante. Il ne sentit plus le poids de sa mâchoire. Il y eut un basculement, une inversion de la pression atmosphérique qui lui donna la nausée. Ses propres blessures commencèrent à se refermer, mais pas comme une guérison. Les tissus se soudaient, durcissaient. Sa peau devenait rugueuse, épaisse, imperméable à la douleur. Ses doigts mutilés

fusionnaient pour former quelque chose de plus solide, de plus tranchant.

Il n'avait plus besoin de parler. Il n'avait plus besoin de nom.

Il ramassa le hachoir qui était tombé au sol. L'objet pesait exactement le poids de son âme. Il sentit le Motel respirer avec lui, une inspiration profonde, satisfaite. La faim des murs s'apaisait. Il était devenu l'anticorps de ce lieu, l'instrument de sa digestion.

Il se dirigea vers l'escalier menant à la cave, là où l'obscurité était totale, là où le temps se repliait sur lui-même comme un serpent se dévorant la queue. Ses pas étaient lourds, assurés. Il n'y avait plus de frottement d'os, plus de sifflement pulmonaire. Juste le silence d'un prédateur dans son élément.

Il s'arrêta devant la porte de la chambre 104. À l'intérieur, il entendit le grésillement d'un radio-réveil. 06h06. Un nouvel Elias, encore intact, encore plein de cette horreur liquide qu'on appelle l'espoir, allait s'éveiller. Il allait découvrir la moquette, l'odeur de renfermé, et la première morsure de la boucle.

Elias leva le hachoir. La poignée était chaude, presque vivante sous sa paume. Il sentit un tressaillement de plaisir parcourir ses nouveaux muscles. La douleur n'était plus son ennemie. Elle était son outil. Il allait entrer, et il allait lui montrer la vérité. Il allait lui apprendre que dans le Motel du Crépuscule, on ne s'échappe pas de son propre cadavre ; on finit par l'habiter pour toujours, la lame à la main, prêt à découper l'éternité en tranches de viande fraîche.

La porte grinça sur ses gonds rouillés. Le Motel retint son souffle. La première entaille serait la plus douce.

Chapitre 10

Le Masque sous le Masque

La porte de la chambre 104 n'offrit aucune résistance, s'effaçant dans un soupir de bois mort et de charnières gémissantes. L'air à l'intérieur était solide, une masse compacte de poussière en suspension, de tabac froid et de cette odeur de ferraille typique du sang qui stagne dans les fibres de la moquette. Elias fit un pas, et le monde bascula dans une cadence malade. *Shluck-poumt.* Son pied gauche, dont l'os de la cheville pointait à travers la chair violacée comme un doigt accusateur, traîna sur le tapis usé. À chaque mouvement, le fil de fer qui maintenait sa mâchoire inférieure lui sciait le périoste, libérant un filet de salive rosâtre qui venait s'écraser sur son torse nu, là où les cicatrices dessinaient une géographie de la douleur pure.

Sur le lit, une forme s'agitait sous les draps jaunis. Un Elias plus jeune, plus frais, dont la peau n'était pas encore un patchwork de nécrotiques et de sutures. Le radio-réveil sur la table de nuit crachait un grésillement de friture, une fréquence morte où des voix distordues semblaient supplier qu'on les achève. 06h06. Le chiffre pulsait d'une lueur rouge sang, projetant des ombres démesurées contre les murs tapissés de fleurs fanées qui semblaient se flétrir en temps réel sous l'effet de sa présence.

Mais l'Équarisseur était là.

Il se tenait entre le lit et la fenêtre obstruée par des planches de bois vermoulu. Sa silhouette était une insulte à la verticalité, une masse d'ombre vêtue d'un tablier de cuir si saturé de graisse et de fluides corporels qu'il luisait comme la carapace d'un insecte géant. Le masque de porcelaine blanche, d'une perfection obscène, reflétait la lumière rouge du réveil. Pas d'yeux. Pas de bouche. Juste cette surface lisse, figée

dans une expression de sérénité divine au-dessus du carnage.

Elias sentit une vibration au fond de sa cage thoracique, un bourdonnement qui n'était pas un cri, mais le râle d'un moteur en train de serrer. Il lâcha le hachoir. Le métal heurta le sol avec un bruit sourd, étouffé par la crasse. Ses doigts, dont deux étaient réduits à des moignons noirâtres entourés de gaze purulente, se tendirent. Il ne voulait plus tuer la version de lui-même qui tremblait sur le matelas. Il voulait arracher la vérité à cette idole de cuir et de porcelaine.

Il bondit, ou plutôt, il s'effondra vers l'avant dans une impulsion désespérée. L'Équarisseur ne recula pas. L'odeur qui émanait de lui était celle d'un abattoir chauffé à blanc, un mélange d'ammoniac, d'entrailles ouvertes et de formol. Elias sentit le cuir froid du tablier contre ses propres plaies ouvertes. C'était un contact presque intime, une fusion de chairs souffrantes. Ses mains rencontrèrent les bords du masque. La porcelaine était glaciale, d'un froid absolu qui sembla instantanément geler le pus qui suintait de ses phalanges.

L'Équarisseur saisit les poignets d'Elias. Le bruit des os qui craquent sous la pression fut net, comme des branches sèches qu'on brise en hiver. Elias ne cilla pas. La douleur était une vieille amie, une amante exigeante dont il connaissait chaque caprice. Il poussa un grognement qui fit sauter une des attaches en cuivre de sa mâchoire. Le métal siffla en fouettant l'air avant de se planter dans sa propre joue, mais il s'en moquait. Il tira. Il tira de toutes ses forces, sentant une résistance caoutchouteuse, comme si le masque était collé au visage par des milliers de fils de soie invisibles et gluants.

Scritch.

Le son fut celui d'une ventouse qu'on arrache brusquement. Le masque céda.

Elias bascula en arrière, ses talons s'enfonçant dans la moquette poisseuse. Il tenait

l'objet blanc entre ses mains tremblantes. À l'intérieur du masque, il n'y avait pas de sang, pas de résidus de peau. Juste une pellicule d'argent liquide, une surface miroitante qui s'agita violemment avant de se stabiliser.

Il regarda ce qui aurait dû être le visage de son bourreau.

L'Équarisseur n'avait pas de tête. À la place du cou, une sorte de vortex de fumée noire et huileuse s'élevait vers le plafond, mais le masque, lui, commençait à parler. Pas avec des mots. Avec des images qui percutaient la rétine d'Elias comme des éclats de verre.

Dans le miroir concave du masque, il vit la route. Une départementale dévorée par la nuit et la pluie battante. Le balayage hypnotique des essuie-glaces : *vlan-vlan, vlan-vlan*. L'odeur de l'habitacle, un mélange de sapin désodorisant et de sueur nerveuse. Puis, les phares qui déchirent l'obscurité. Une silhouette sur le bas-côté. Une jeune femme, un bidon d'essence à la main, son visage illuminé une fraction de seconde par l'éclat blanc de la mort.

Le choc.

Le bruit fut insoutenable, un fracas de métal contre les os, le pare-brise qui éclate en une constellation de diamants sanglants. Elias regarda, pétrifié, sa propre main sur le levier de vitesse. Il ne freinait pas. Il accélérât. Dans le miroir du masque, il vit le corps de la femme passer sous les roues. *Schlouf.* Un soubresaut de la carrosserie. Puis le silence, seulement troublé par le crépitement de la pluie sur le toit brûlant.

L'image changea. Il se vit, lui, sortant de la voiture quelques mètres plus loin. Il ne s'approcha pas du corps. Il resta là, debout, regardant la forme brisée dans le fossé. La femme respirait encore. Un bruit humide, un sifflement pulmonaire identique à celui qu'Elias produisait maintenant dans la chambre 104. Elle rampait, ses doigts griffant la boue, cherchant une aide qui ne viendrait jamais. Il la regarda agoniser pendant

vingt minutes, une éternité de tressaillements et de gargouillis, avant de remonter dans son véhicule et de disparaître dans le noir.

Le masque devint brûlant. Elias voulut le lâcher, mais ses doigts étaient soudainement soudés à la porcelaine.

L'Équarisseur, sans visage, fit un pas vers lui. La fumée noire qui lui servait de tête s'étendit, envahissant l'espace, étouffant la lumière rouge du réveil. L'odeur de l'accident — l'essence, le pneu brûlé, le fer du sang frais — remplaça celle du motel.

"Regarde-moi," sembla murmurer le Motel lui-même, les murs vibrant à l'unisson.

Elias baissa les yeux vers le masque. La scène de l'accident s'accéléra. Le corps de la femme commençait à se transformer. Ses membres se tordaient, sa peau se déchirait pour laisser place à des cicatrices familières. Les cheveux s'arrachaient par touffes. La mâchoire se brisait pour être recousue avec du fil de fer.

C'était lui. Elle devenait lui. Il était elle.

Une mouche, grasse et bleue, se posa sur le bord du masque et commença à frotter ses pattes avant avec une lenteur obscène. Elias sentit un chatouillement identique sur son propre globe oculaire, celui qui était encore à nu. Il ne pouvait pas cligner des paupières.

L'Équarisseur tendit une main gantée de cuir et reprit doucement le masque. Elias ne résista pas. Il était vidé, une outre de viande dégonflée. Le bourreau remplaça la porcelaine sur le vide de son cou. L'ajustement fut parfait. Un déclic métallique résonna dans toute la chambre, comme une sentence définitive.

Sur le lit, l'Elias intact se mit à hurler. Un cri sans fin, une note pure de terreur qui déchira le grésillement de la radio.

Le bourreau se tourna vers le lit, ignorant l'Elias mutilé qui rampait désormais sur le sol, cherchant désespérément un coin d'ombre où s'éteindre. L'Équarisseur leva une main, et dans la paume, un scalpel apparut, brillant d'un éclat chirurgical sous la lumière du réveil qui affichait obstinément 06h06.

"Tu ne meurs pas, Elias," murmura une voix qui semblait provenir de l'intérieur de ses propres poumons. "Tu te récoltes."

Le premier coup de lame s'abattit sur le jeune homme dans le lit. Le bruit fut celui d'une toile de tente que l'on déchire. Elias, au sol, sentit une brûlure instantanée lui ouvrir la poitrine, exactement au même endroit. Il ferma son œil valide, mais l'image de l'accident restait gravée sur ses paupières, une boucle de phares et de sang qui ne s'arrêterait jamais, tandis que l'odeur de l'essence inondait la pièce, promettant une éternité de combustion lente.

Chapitre 11

L'Infection Finale

La salive qui s'écoule de la mâchoire fracturée d'Elias n'atteint jamais la moquette ; elle est bue, aspirée par les fibres roussies avant même de perler. Sous son ventre, le sol ne se contente plus d'être froid et dur. Il ondule. Une pulsation lente, sourde, un ressac de goudron et de viscères qui remonte à travers les lattes du parquet. Elias tente de rétracter ses doigts, mais ses ongles, noirs de sang séché, s'enfoncent dans le tapis comme dans une chair trop mûre. La moquette n'est plus du tissu. C'est une langue immense, rêche, imprégnée de l'odeur de la sueur des voyageurs disparus et de la graisse rance des petits-déjeuners jamais servis.

Le grésillement de la radio, ce 06h06 éternel, change de fréquence. Ce n'est plus du souffle blanc, c'est le bruit d'un os que l'on scie, très lentement, dans la chambre d'à côté. Ou peut-être est-ce dans son propre crâne. Elias plaque son oreille valide contre le sol. Il entend le motel digérer. Les tuyauteries gémissent, non pas sous la pression de l'eau, mais sous celle d'un fluide plus épais, ferreux, qui cogne contre les parois de cuivre avec la régularité d'un cœur en tachycardie.

Les murs de la chambre 213 se rapprochent. Ce n'est pas une illusion d'optique née de sa fièvre. Les plinthes rampent sur le sol, grignotant l'espace centimètre par centimètre. Le papier peint, aux motifs floraux jaunis qui ressemblent désormais à des amas de pustules prêtes à éclore, suinte un liquide visqueux, incolore, qui dégage une odeur de formol et de vieux cuir mouillé. Une cloque se forme sur la cloison, juste au-dessus du lit où l'autre Elias, celui qui vient d'être ouvert par l'Équarisseur, finit de se vider de sa substance. La cloque éclate dans un bruit de succion écœurant, libérant une mèche de cheveux noirs et une dent humaine qui roule sur le sol jusqu'à heurter le front d'Elias.

Il veut hurler, mais le fil de fer qui maintient sa mâchoire s'est soudainement tendu, relié à quelque chose qui tire depuis l'intérieur du mur. Sa joue est plaquée contre la cloison. Il sent la chaleur du plâtre. Ce n'est pas une paroi morte. C'est une peau. Une peau immense, poreuse, qui l'appelle.

— Regarde-moi, Elias, murmure la fissure qui s'ouvre dans l'angle du plafond.

La fissure ressemble à une lèvre gercée. De la poussière de plâtre tombe comme des pellicules sur son œil crevé, provoquant une démangeaison insupportable, une brûlure sèche qu'il ne peut pas frotter. Ses mains sont désormais prises dans la moquette. Les fibres s'enroulent autour de ses poignets, fines et solides comme des fils de suture. Il sent les nerfs de ses avant-bras tressaillir alors que le motel commence à tester ses réflexes, envoyant des décharges électriques à travers ses propres membres.

L'odeur d'essence, celle de l'accident, celle de la carcasse fumante sur le bord de la route, s'intensifie jusqu'à devenir étouffante. Elle ne vient plus de ses souvenirs. Elle s'échappe des bouches d'aération. Le motel se souvient pour lui. Il recrache l'amertume du pneu brûlé et le parfum métallique du sang qui s'étalait sur l'asphalte ce soir-là. Elias voit ses propres jambes, ou ce qu'il en reste, s'enfoncer lentement dans le sol. Le béton lèche ses plaies, comblant les trous de sa chair nécrosée avec une mixture de sable et de chaux. L'os de sa jambe, celui qui perçait le derme, est maintenant soudé à une solive. Il n'est plus un homme qui occupe une chambre. Il devient la charpente.

Il essaie de se débattre, mais chaque mouvement déchire un peu plus sa peau, qui reste collée aux parois comme si elle avait été badigeonnée de glu. Le plafond descend, majestueux et implacable. Les taches d'humidité au-dessus de lui se transforment, s'organisent en un visage familier. La victime de l'accident. Celle qu'il a laissée mourir dans le fossé, les yeux fixés sur les étoiles tandis que la vie s'échappait de ses poumons broyés. Le visage de plâtre n'a pas de bouche, mais Elias entend son

souffle, un sifflement d'air à travers une trachée écrasée, qui sort par les fissures du plafond.

— Tu voulais partir, Elias ? chuchote la chambre. Mais on ne part pas de soi-même. On s'étale. On se dilate.

Le radio-réveil explose dans un jet d'étincelles bleutées, mais l'affichage "06:06" reste suspendu dans l'air, brûlant ses rétines. L'Équarisseur n'est plus là, ou plutôt, il est partout. Il est le grincement des gonds, il est le claquement des volets contre la façade, il est la pression atroce qui s'exerce maintenant sur les côtes d'Elias alors que les murs se rejoignent. Elias sent ses côtes craquer, une à une, non pas pour se briser, mais pour s'écarter et laisser passer les câbles électriques qui serpentent hors des cloisons. Les fils de cuivre s'insinuent sous sa peau, s'enroulent autour de ses artères, remplaçant son sang par un courant continu qui fait vibrer chaque cellule de son être d'une agonie électrique.

Il ferme son œil, mais l'obscurité est pire. Dans le noir, il sent les fondations du motel s'enfoncer dans son estomac. Il est la cave, il est les combles, il est chaque marche de l'escalier qui craque sous le poids des fantômes. Ses poumons sont désormais les soufflets de la chaudière. À chaque inspiration, il inhale de la suie et de la poussière d'amiante. À chaque expiration, il rejette une fumée noire qui empeste la viande brûlée.

Le motel n'est plus un lieu de passage. C'est son nouveau corps. Un corps de briques et de sang, de verre cassé et de regrets purulents. Elias ne rampe plus. Il est immobile, crucifié par l'architecture. Ses doigts sont devenus les crochets des rideaux, ses dents sont les touches du vieux standard téléphonique à l'accueil. Il sent un client, au rez-de-chaussée, poser une main sur une poignée de porte, et c'est son propre foie que l'on tord. Il sent le poids de la pluie sur le toit, et c'est son crâne qui s'alourdit de mille tonnes de mélancolie liquide.

La chambre 213 n'existe plus en tant qu'espace vide. Elle est pleine de lui. Sa chair a comblé les moindres interstices, s'est glissée derrière les plinthes, a tapissé l'intérieur des conduits. Il est le Motel du Crépuscule. Et dans chaque chambre, dans chaque boucle, un nouvel Elias s'éveillera à 06h06 pour être dévoré par lui-même.

Le dernier lambeau de sa conscience s'accroche à une image : le reflet des phares dans un rétroviseur. Puis, même cela est absorbé. La lumière s'éteint, non pas parce qu'il fait nuit, mais parce qu'Elias a enfin fermé les volets de son propre esprit. Le silence retombe sur le couloir, seulement troublé par le bruit d'une goutte d'eau qui tombe dans un évier. C'est une larme. Elle est acide. Elle creuse le métal.

Le motel a faim, et Elias est un festin qui ne finit jamais de se renouveler. Il ne hurle plus avec sa gorge, il hurle avec la structure, un infrason qui fait trembler la terre jusqu'à l'autoroute voisine, là où les voitures passent sans s'arrêter, fuyant l'odeur de l'essence et de la mort qui stagne sur le parking désert.

Tout est en place. Les draps sont propres. Les couteaux sont aiguisés. Les murs sont prêts à se nourrir.

À 06h06, le radio-réveil grésille à nouveau.

Chapitre 12

Le Baptême de Sang

Le radio-réveil crachota une salve de friture électrique, un son de dents broyant du verre, avant de se figer sur le chiffre écarlate : 06:06. Elias ne sursauta pas. Il n'en avait plus les moyens mécaniques. Ses paupières, cousues par des cicatrices de la veille ou d'il y a un siècle, s'entrouvrirent avec un bruit de ruban adhésif que l'on arrache d'une plaie vive. Dans l'orbite gauche, là où la gaze stagnait dans un jus d'humeurs vitrées et de pus jauni, une pulsation rythmique battait comme un second cœur, autonome et haineux.

Il bascula hors du lit. Le craquement fut sec, net, celui d'une branche de bois mort cédant sous le givre. Sa rotule droite, réduite en une bouillie de calcaire et de tendons effilochés, glissa hors de son axe avec un sifflement de succion liquide. Elias ne cria pas. Sa gorge n'était plus qu'un tuyau de cuir brûlé, encombré par le souvenir du fer et du sel. Il se traîna sur la moquette rase, dont l'odeur de tabac froid et de décomposition se mêlait à la vapeur de son propre corps en surchauffe. Chaque centimètre gagné vers la porte laissait une traînée d'un brun sombre, une signature de limace humaine marquant son territoire de souffrance.

Le couloir du Motel du Crépuscule s'étirait, les murs suant une humidité jaunâtre qui perlaient comme une sueur d'agonie sur le papier peint floral. Elias sentit la structure vibrer sous ses paumes poisseuses. Le motel digérait. Il entendait, derrière les cloisons, le glissement des intestins de plâtre, le gargouillis des tuyauteries transportant un sang noir et épais. Il ne chercha pas l'issue de secours. Cette fois, l'instinct de fuite avait été remplacé par une pesanteur froide, une certitude de plomb logée dans le creux de son estomac.

Il atteignit l'escalier de service, celui qui menait à la cave de taxidermie, une zone où l'air devenait si dense qu'il semblait vouloir boucher ses poumons. L'odeur de l'arsenic, du formol et de la fourrure mouillée l'accueillit comme un vieil ami. Dans la pénombre, les têtes de cerfs fixées aux murs semblaient le suivre de leurs yeux de verre, des globes fixes qui reflétaient sa propre déchéance. Elias se hissa sur l'établi. Ses doigts, dont les ongles n'étaient plus que des éclats de corne arrachés, tâtonnèrent parmi les outils.

Il s'empara d'un scalpel de précision, sa lame noircie par l'oxydation mais dont le fil restait d'une cruauté chirurgicale. Puis, il trouva le trocart, une tige métallique creuse conçue pour drainer les fluides des cadavres. Il le fit rouler contre sa cuisse, appréciant la morsure du métal froid contre sa peau marbrée. À cet instant, une goutte d'eau tomba d'un tuyau au plafond, s'écrasant pile sur le fil de fer qui maintenait sa mâchoire. Le son résonna dans son crâne comme un coup de cloche dans une cathédrale vide.

Tik. Tik. Tik.

Les pas de l'Équarisseur résonnèrent au-dessus de lui. Un pas lourd, traînant, le bruit d'un tablier de cuir frottant contre des bottes de caoutchouc saturées de graisse. Elias ne bougea pas. Il fixa une mouche collée à un ruban adhésif suspendu au plafond. L'insecte s'agitait encore, une patte prise dans la glu, un bourdonnement frénétique qui s'essouffait, une vibration de désespoir pur. Elias se reconnut dans ce mouvement circulaire, dans cette lutte inutile contre l'inévitable.

La porte de la cave grinça. Une plainte de métal rouillé qui s'étira pendant une éternité. L'Équarisseur était là, une masse d'ombre découpée par la lumière crue du couloir. L'odeur qui l'accompagnait était celle d'un abattoir en plein soleil : un mélange de tripes ouvertes, de musc animal et de désinfectant bon marché. Elias vit le reflet de la feuille de boucher, large, lourde, marquée de crans irréguliers comme si elle avait mâché trop d'os.

L'ombre s'approcha. Elias sentit la chaleur émaner de la créature, une chaleur fiévreuse, malade. Il ne recula pas. Au contraire, il inclina la tête, exposant son cou couturé, offrant sa vulnérabilité comme un appât. L'Équarisseur s'arrêta, un grognement sourd s'échappant de sous son masque de peau tannée. C'était la première fois qu'Elias ne fuyait pas. Le silence qui suivit fut plus terrifiant que n'importe quel hurlement. On aurait pu entendre le glissement des acariens dans la poussière.

Soudain, Elias frappa. Ce n'était pas le geste d'un homme qui se défend, mais celui d'un prédateur qui revendique sa proie. Il enfonça le trocart dans le pied de l'Équarisseur, transperçant le caoutchouc et la chair avec un craquement de cartilage broyé. Le géant poussa un rugissement qui fit trembler les bocaliers de taxidermie, renversant un bocal contenant un fœtus de veau à deux têtes qui s'étala sur le sol dans une flaque de conservateur fétide.

Elias ne s'arrêta pas. La douleur dans son propre corps, cette vieille compagne, devint un carburant. Il se jeta sur la silhouette, ses doigts s'enfonçant dans les plis du tablier huileux. Il sentit sous ses mains une texture familière : la même peau rugueuse, les mêmes sutures grossières que les siennes. Une révélation le frappa, plus violente que n'importe quel coup : l'Équarisseur ne sentait pas la mort des autres, il sentait la sienne.

Il planta le scalpel dans l'épaule de la créature, cherchant l'articulation, voulant désosser ce cauchemar morceau par morceau. Le sang qui jaillit était noir, épais comme de la mélasse, et il avait le goût de la culpabilité. Elias en reçut une giclée sur le visage, le liquide chaud s'infiltrant dans ses propres plaies ouvertes, créant une symbiose atroce. À cet instant, il ne savait plus où s'arrêtait sa propre chair et où commençait celle de son bourreau.

L'Équarisseur lâcha sa feuille de boucher, laquelle s'abattit sur l'établi dans un fracas de tonnerre, et saisit la gorge d'Elias. Les doigts étaient des pinces de fer, écrasant la

trachée, brisant les derniers fils de fer de sa mâchoire. Elias sentit ses vertèbres cervicales crier, prêtes à se désolidariser. Sa vue se brouilla, des taches de phosphène dansant devant son œil unique. Mais au lieu de sombrer dans l'inconscience, il sourit. Un rictus de sang et de dents brisées.

Il approcha ses lèvres de l'oreille de la créature, là où le masque de peau était le plus fin.

"Je me souviens des phares", murmura-t-il dans un souffle qui n'était plus qu'un sifflement de vapeur. "Je me souviens de ton visage contre le pare-brise."

La poigne de l'Équarisseur faiblit d'un millimètre. Juste assez. Elias saisit une paire de ciseaux de taxidermie à lames courbes et les plongea dans l'orbite du masque. Il sentit la résistance du globe oculaire, la tension du nerf optique, puis le vide gratifiant du cerveau. Le géant s'effondra, entraînant Elias dans sa chute. Ils roulèrent sur le sol jonché de sciure et de débris de verre, deux corps n'en formant plus qu'un, une masse de viande et de haine se convulsant dans l'agonie.

Elias sentit la vie quitter la forme massive au-dessus de lui. Mais ce n'était pas une libération. C'était un transfert. La chaleur de l'Équarisseur glissait en lui, remplissant ses veines de ce sang noir et lourd. Ses propres membres commençaient à s'épaissir, sa peau à se tanner, ses nerfs à s'émousser pour ne plus ressentir que la faim, cette faim insatiable du motel.

Il regarda ses mains. Elles changeaient. Les doigts s'allongeaient, les articulations se figeaient dans une force nouvelle et monstrueuse. Le silence revint dans la cave, seulement troublé par le bourdonnement de la mouche qui avait fini par se libérer du ruban, laissant derrière elle deux de ses pattes pour s'envoler vers l'obscurité.

Elias se redressa. Ses mouvements n'étaient plus erratiques, mais dotés d'une lourdeur souveraine. Il ramassa la feuille de boucher. Elle semblait avoir été forgée pour sa

main. Il se dirigea vers le miroir fêlé au-dessus de l'évier. Le reflet qu'il y vit n'était pas celui d'un homme sauvé, mais celui d'une nécessité. Le visage était un patchwork de cuir et de regrets, un masque qu'il porterait désormais pour l'éternité des cycles.

Il monta les escaliers, chaque pas faisant vibrer la structure du Motel du Crépuscule. Les murs ne suaient plus ; ils ronronnaient. Le bâtiment était satisfait. Il avait son nouveau serviteur. Elias atteignit le couloir du premier étage. Il s'arrêta devant la chambre 213.

À l'intérieur, il entendit le grésillement d'un radio-réveil.

Il leva sa main libre et ajusta son tablier de cuir, lissant les plis encore chauds. Il attendit. Le temps n'était plus une plaie, c'était un outil de travail. Il sentit l'odeur de l'iode, de la sueur froide et de la charogne s'élever de sa propre peau.

Le chiffre rouge passa de 06:05 à 06:06.

Elias Vance, celui qui dormait derrière la porte, allait s'éveiller. Et Elias Vance, celui qui attendait dans le couloir, leva sa lame pour le saluer.

Chapitre 13

06h07 : Le Nouveau Veilleur

Le cuir du tablier n'était pas froid ; il possédait cette tiédeur moite, organique, comme s'il venait d'être arraché à un flanc encore palpitant. Elias sentit la lanière s'enfoncer dans les chairs à vif de sa nuque, là où les sutures de sa dernière agonie n'étaient plus que des boursouflures jaunâtres. Chaque mouvement de ses bras pour nouer les cordons dans son dos faisait craquer la croûte de sang séché qui maintenait ses côtes en place. Un bruit sec, semblable à celui d'une branche morte que l'on brise, résonna dans la pénombre de la chambre. C'était son radius qui frottait contre l'os de son poignet, une érosion interne qu'il n'essayait même plus d'ignorer.

Le masque de porcelaine l'attendait sur le rebord du lavabo ébréché. Il le saisit. La surface était lisse, d'un blanc chirurgical qui contrastait violemment avec la crasse incrustée sous ses ongles décollés. En le plaçant sur son visage, Elias sentit les bords tranchants mordre ses joues. Le masque ne se contentait pas de couvrir ; il s'emboîtait. Les trous pour les yeux étaient étroits, réduisant le monde à deux tunnels de vision floue, saturés par l'odeur de l'iode rance et de la céramique froide. À l'intérieur, son propre souffle ricochait contre la paroi, chaud et humide, portant le goût métallique de sa gencive mise à nu.

Il se regarda dans le miroir piqué de taches noires. L'Équarisseur était là. Ce n'était plus Elias Vance, cet homme qui pleurait sur le bitume d'une route de campagne, mais une extension du Motel du Crépuscule. Les murs du couloir, derrière lui, semblaient se gonfler dans un spasme lent. Un liquide visqueux, de la couleur de la bile, perla le long d'une déchirure du papier peint à fleurs fanées. Le bâtiment ronronnait. Une vibration sourde, profonde, qui montait par la plante de ses pieds, remontait le long de son tibia fêlé et faisait trembler sa mâchoire fixée par des fils de fer. Le motel avait

faim, et il venait de lui offrir son estomac.

Il sortit de la pièce. Chaque pas était une épreuve de géométrie macabre. Sa jambe gauche, celle où le fémur avait percé le derme lors du cycle précédent, traînait sur le tapis poisseux avec un sifflement de soie déchirée. *Schlick. Schlick. Schlick.* Le bruit était rythmé par le battement d'une ampoule nue au plafond, qui grésillait comme un insecte en train de se consumer. L'air était si épais qu'il semblait solide, une soupe de poussière d'os et de vapeur d'eau croupie qui collait aux parois de sa gorge.

Devant la chambre 213, il s'arrêta.

L'odeur qui s'échappait de sous la porte était celle de la peur fraîche. Une odeur acide, presque citronnée, qui piquait les narines. Elias leva sa main gantée de caoutchouc jauni. Dans son poing, le couperet pesait une tonne, une masse de fer noir dont le tranchant était irrégulier, édenté par des décennies de rencontres avec des vertèbres récalcitrantes. Une mouche, grasse et bleue, vint se poser sur le bord de son masque, explorant l'orifice de l'œil avec ses pattes frémissantes. Il ne cilla pas. Il attendait le signal.

À l'intérieur, le radio-réveil commença son office. Un bourdonnement statique, un chaos de fréquences radio où l'on devinait des cris lointains étouffés par de la friture. Puis, le chiffre rouge bascula.

06:06.

Un souffle court, suivi d'un hoquet de terreur, retentit derrière le bois de la porte. C'était le son d'un homme qui revient à la vie et qui réalise instantanément que c'est une erreur. Elias entendit le froissement des draps rêches, le bruit d'un corps qui se redresse trop vite, le choc sourd d'un genou contre la table de nuit. Il connaissait ce chaos. Il l'avait habité. Il savait exactement à quel moment les yeux de l'autre Elias se

poseraient sur la tache de sang séché au plafond, celle qui ressemblait à un visage hurlant.

Il posa sa main sur la poignée. Elle était brûlante. Le métal semblait pulser en synchronie avec le cœur du bâtiment. Elias tourna le poignet. Le loquet céda avec un gémissement métallique qui se répercuta dans tout le couloir, comme si le motel lui-même poussait un soupir de soulagement.

La porte s'ouvrit lentement.

L'homme dans le lit était une version insupportable de lui-même. Il était propre. Sa peau était lisse, dépourvue de cicatrices, ses yeux clairs et injectés de sang seulement par le manque de sommeil. Il tenait le drap contre sa poitrine, les doigts crispés, les articulations blanches. Sa respiration était un sifflement paniqué, un petit bruit d'animal pris au piège qui cherche une issue là où il n'y a que des angles droits.

Elias entra. Le plancher gémit sous son poids, un craquement sec qui fit sursauter la victime. L'autre Elias ouvrit la bouche pour crier, mais seul un filet de salive s'en échappa. La terreur pure avait paralysé ses cordes vocales, les transformant en cordes de violon trop tendues.

L'Équarisseur fit un pas de plus. Il pouvait voir le reflet de son masque de porcelaine dans les pupilles dilatées de l'homme. Il voyait sa propre monstruosité, son tablier souillé, sa jambe tordue. Il sentait la haine monter en lui, une haine non pas pour cet homme, mais pour la répétition, pour l'odeur de cette chambre, pour le motif du couvre-lit. Il leva le couperet.

L'autre Elias se jeta en arrière, s'écrasant contre la tête de lit en bois. Ses ongles griffèrent le mur, arrachant des lambeaux de papier peint. Il essayait de se fondre dans la structure, de devenir une partie du motel pour échapper à ce qui venait.

— S'il vous plaît... balbutia l'homme, la voix brisée, un simple souffle de vapeur dans l'air froid.

Elias ne répondit pas. Il ne pouvait plus parler ; sa langue n'était qu'un morceau de muscle nécrosé collé à son palais. Il se contenta d'ajuster sa prise sur le manche du couperet. La mouche s'envola de son masque pour aller se poser sur le front de la victime, attirée par la sueur perlant à la racine des cheveux.

Le temps s'étira, devint une matière visqueuse. Elias observait le tic nerveux qui agitait la paupière gauche de sa proie. C'était fascinant. Un petit battement de chair, si vivant, si dérisoire. Il se souvint de la sensation du volant entre ses mains, du choc, du bruit du métal qui se plie, et de cette même paupière qui battait sur le visage de la femme qu'il avait laissée mourir dans le fossé. La boucle n'était pas une punition ; c'était un équilibre.

Il fit un dernier pas. L'odeur de la charogne émanant de son propre corps sembla envelopper le lit, étouffant les derniers restes d'air pur. L'homme dans le lit commença à trembler violemment, un spasme qui faisait s'entrechoquer ses dents dans un cliquetis frénétique.

Elias leva l'arme au-dessus de sa tête. Le fer noir capta la lumière blafarde de l'aube qui filtrait à travers les rideaux jaunis. Le motel retint son souffle. Les grincements cessèrent. Les tuyauteries se turent. Tout l'univers se résumait à ce point précis : la chute de la lame.

Le couperet descendit.

Le bruit ne fut pas celui d'un cri, mais celui d'une pastèque que l'on fracasse sur du béton. Un son sourd, mouillé, suivi immédiatement par le jet chaud et rythmique du sang qui vient maculer le blanc immaculé du masque de porcelaine. Elias sentit la résistance des os, le craquement des cartilages, et une satisfaction atroce, presque

érotique, envahit ses membres brisés. La douleur dans sa propre jambe sembla s'atténuer à mesure que celle de l'autre grandissait.

L'homme sur le lit s'agitait encore, ses membres mus par des réflexes électriques, alors que la vie s'échappait par la large fente ouverte dans son épaule. Elias ne s'arrêta pas. Il devait être méticuleux. Le motel exigeait de la précision. Il saisit une scie à métaux sur son tablier, ses doigts trouvant instinctivement les outils du métier.

Le grincement de la scie contre l'os commença. *Zing-zing. Zing-zing.* C'était une musique familière. Une berceuse pour les damnés.

À l'extérieur de la chambre, le couloir s'assombrit. Les murs semblaient se rapprocher, les portes des autres chambres s'effaçant dans une brume de suie. Elias Vance, le nouveau veilleur, travaillait avec une lenteur calculée. Il ne regardait plus le visage de sa victime. Il se concentrait sur la texture des tissus, sur la manière dont les tendons s'étiraient avant de céder.

Le radio-réveil continua de grésiller sur la table de nuit, marquant les secondes d'une éternité qui ne faisait que commencer. La tache de sang au plafond s'agrandit, une goutte lourde finit par s'en détacher pour s'écraser sur le masque de porcelaine, glissant comme une larme rouge sur la joue blanche de l'Équarisseur.

Le cycle était parfait. La douleur était une promesse tenue. Elias Vance leva ses mains rouges vers le plafond et, dans le silence de la chambre 213, il crut entendre le motel rire.

FIN

Merci d'avoir lu "Ton Cadavre Me Salue"

Une œuvre écrite par Raven

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)